



PHOTO JACQUES GRENIER

Annie Ernaux

ANNIE ERNAUX

Et tout le reste est littérature

Odile Tremblay

Elle a la plume d'une chirurgienne qu'elle utilise comme un scalpel, en tranchant dans le vif du sujet, ni trop à droite, ni trop à gauche. En plein sur le point névralgique. L'écriture d'Annie Ernaux a quelque chose à voir avec l'énergie atomique, dévastatrice par sa concentration. « Prends l'éloquence et tords-lui son cou », conseillait Verlaine aux poètes. Cette exhortation pourrait être placée en exergue à l'œuvre de la romancière française qui signe des livres minimalistes où chaque phrase se révèle essentielle, courte, nette, impitoyable, presque glaciale de vérité. Toute nue. Vraie surtout.

Après avoir raconté son père dans *La Place*, (prix Renaudot 84), et sa mère dans *Une femme*, elle aborde avec *Passion simple* l'amour physique obsessionnel, celui qui peut transformer une froide intellectuelle en midinette éperdue. Pourquoi ? Comment ? s'est demandée la romancière, en jurant d'aller débusquer la passion sous le romantisme dont on l'affuble, sous la joliesse, la métaphore qui la masque. Proust aussi plaçait le microscope de la lucidité sur l'émotion. Mais Proust (avec génie) ciselait ses phrases. Pas Annie Ernaux. « Je souhaite rester d'une certaine façon au dessous de la lit-

térature », écrivait-elle dans *Une femme*. Pari tenu.

Annie Ernaux est à Montréal cette semaine. La quarantaine entamée, mince, élégante, yeux pâles sur voix douce. Parler d'un de ses romans, m'explique-t-elle, l'aide à couper avec lui le cordon ombilical, en une sorte de délivrance. Son métier, elle le vit comme une ascèse, un défi. « Chaque livre est une fin du

« Pour moi, la littérature est une quête d'indicible, la recherche d'une réalité fuyante qui atteint sa perfection en étant recrée, et une absolue nécessité dont le bonheur rappelle un peu celui de l'amour. »

monde ». Répéter des formes : trop peu pour elle. Inventer, défricher, oui. « Toute démarche sincère constitue une transgression », déclare-t-elle, avant d'ajouter : « Pour moi, la littérature est une quête d'indicible, la recherche d'une réalité

Voir page D-2 : Ernaux

Hervé Guay

DANS le second chapitre de ses mémoires, *Le seuil des vingt ans*, suite aux *Fragments d'une enfance*, Jean Éthier-Blais se penche une fois de plus sur son passé. « Pour reconstituer un univers qui est aussi loin de nous que celui de l'homme des cavernes maintenant », explique-t-il. J'ai nommé les beaux jours des collèges classiques.

Retour donc au défunt Collège des Jésuites de Sudbury. « Le gouvernement de l'Ontario l'a rasé. C'était un symbole, explique-t-il. Mais à mon avis, entre l'âge de 12 et 20 ans, j'ai reçu ce que le continent américain pouvait donner de plus riche au niveau de l'éducation. Dire que nous avons supprimé ça... La bêtise québécoise est insondable. »

Aux yeux de Jean Éthier-Blais, la qualité du collège tenait à celle de ses maîtres. Des professeurs comme François Hertel ont su s'imposer grâce à leurs riches personnalités, à rendre intellectuellement vivant un milieu frustré. « Mais j'étais fait pour des études classiques. »

« Dans un petit pays comme le nôtre, l'auteur d'un grand livre est porté par sa société. On ne peut s'arracher aux problèmes que pose ce pays. Toute mon œuvre est en réalité politique, acceptation ou rejet de société. Un grand écrivain est celui dont l'œuvre entière témoigne de l'évolution d'un être. »

« À l'époque (de 1937 à 1946), la littérature française était aussi la nôtre. Il n'y avait pas de grands écrivains québécois, à part ceux du XI-XIIe siècle qu'on ne connaissait pas et, bien sûr, le petit manuel de Mgr Roy. Les vedettes, c'étaient les orateurs : Papineau, Bourassa. On lisait *Maria Chapdelaine*, Rina Lasnier. Et tout d'un coup en 1946, *Bonheur d'occasion* : le premier livre d'importance pour les hommes de ma génération. Gabrielle Roy fut à Montréal ce que Lemelin était à Québec. »

Tout ceci se déroulait en ces temps préhistoriques, bien avant l'année 1961 qui fêta l'arrivée de Jean Éthier-Blais au DEVOIR. Désormais, la littérature québécoise allait être étroitement liée à son nom et à sa plume.

« Après avoir démissionné de la carrière diplomatique, j'ai commencé par la critique, solution de facilité. Il fallait me trouver une situation, alors on m'a offert un poste de professeur à l'Université Carleton. Là, Gilles Hénault qui dirigeait les pages littéraires du DEVOIR, m'a proposé d'écrire une chronique de littérature québécoise, j'ai accepté. On connaît la suite. »

« Tout le monde m'insultait parce que j'appliquais à la littérature québécoise les mêmes critères qu'à la

JEAN ÉTHIER-BLAIS

Regard sur une époque révolue

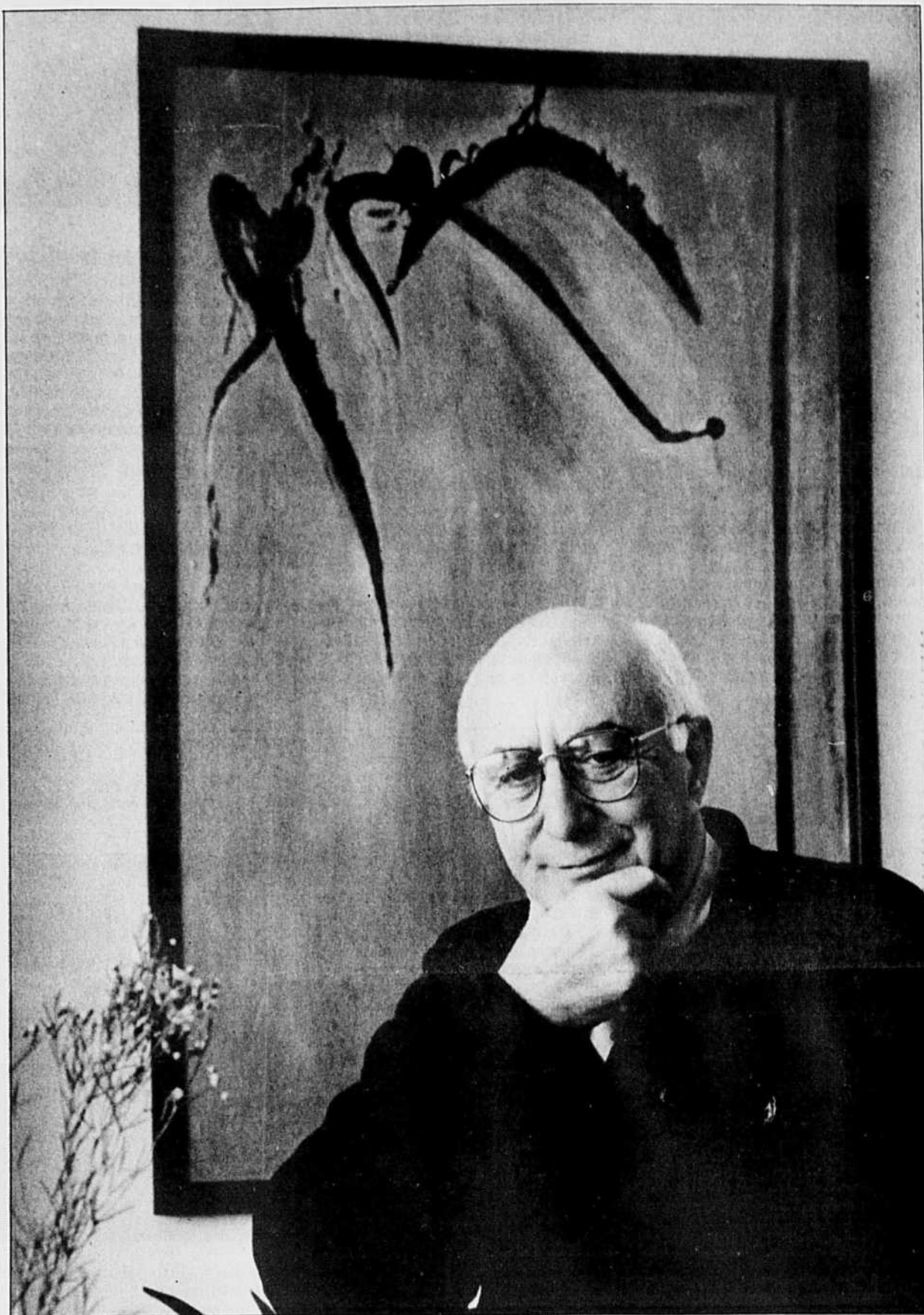


PHOTO JACQUES GRENIER

Jean Éthier-Blais

littérature étrangère, se souvient-il. En général les critiques parlaient de littérature française avec une grande intelligence, une très belle objectivité, et à l'heure d'aborder celle du Québec se livraient à une sorte de masturbation intellectuelle. J'ai rompu ce cercle magique en disant : « Monsieur Bessette n'est pas un bon écrivain. Que voulez-vous ? Je le pense encore. Ce n'est pas un bon écrivain exactement comme un mauvais écrivain français est un mauvais écrivain. Les règles sont les mêmes d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique. »

Jean Éthier-Blais s'est beaucoup interrogé sur le rôle de l'écrivain : « Dans un petit pays comme le nôtre, l'auteur d'un grand livre est porté par sa société. On ne peut s'arracher aux problèmes que pose ce pays. Toute mon œuvre est en réalité po-

litique, acceptation ou rejet de société. Un grand écrivain est celui dont l'œuvre entière témoigne de l'évolution d'un être. »

« Il faut lutter contre l'écriture bâclée, sinon on ne peut aller au bout de soi-même. C'est Jacob et l'ange. Il faut lutter, lutter, l'emporter. Même si c'est une mauvaise victoire. On est à la recherche d'une réalité très rare, comme en pêchant des perles au fond de la mer. Bien sûr, on peut acheter chez Birks un collier merveilleux fabriqué dans des usines. Mais celle qui porte un bijou constitué de perles de culture pensera tout le temps à la vraie perle au fond de la mer qu'elle n'aura jamais. L'écriture, c'est aller chercher la perle correspondant à ce que vous êtes. »

Jean Éthier-Blais revient à son dernier livre. « Psychologiquement, j'avais besoin de rendre hommage

aux hommes qui m'ont fait tel que j'étais à 20 ans. Mais ces livres témoignages m'ont peut-être empêché d'écrire ce que j'aurais voulu : des romans, des œuvres d'imagination. »

Parce que Jean Éthier-Blais est à rédiger un autre ouvrage-hommage, à une personnalité très contestée de l'histoire québécoise, cette fois : Lionel Groulx.

« Maintenant, on monte en épingle l'anti-sémitisme de l'abbé Groulx. Ses propos anti-sémites ! Il les trouvait dans son bréviaire. Ça n'a rien d'un phénomène particulier au Québec. L'Église catholique avait des Juifs une conception très dure. Tous ceux qui l'ont connu le savaient profondément anti-hittérien, contre les camps de concentration. Mais les ennemis du Québec avaient besoin d'un épouvantail. »

Voir page D-2 : Blais

Jeanne Bourin boucle ses Croisades

JEANNE BOURIN vient de publier le dernier volet de son cycle médiéval *Les Compagnons d'éternité*. La romancière française témoigne en entrevue des rapports familiers qui la lient au Moyen-Âge. « Une compréhension s'est établie entre les siècles et moi », confie-t-elle. Le Devoir la rencontre dans son jardin. Les contemporains de ses héroïnes, Brunissen, Flaminia et Alais, vivaient, nous dit-elle en accord parfait avec la nature.

D-5



Francine Ouellette, clichés à la pelle

QUE PEUT faire la critique littéraire avec un roman comme *Les Ailes du destin*, de Francine Ouellette ? Se désoler sans doute qu'un tel livre, qui utilise jusqu'à la nausée les recettes typiques du best-seller, soit proposé à un grand public qui pourrait, j'en suis persuadée, supporter une vision moins simpliste et stéréotypée du monde, écrit Francine Bordeleau. Navrant !

D-3



Francis Fukuyama
**LA FIN
DE
L'HISTOIRE
ET
LE
DERNIER
HOMME**

UN OPTIMISTE FIN DE SIÈCLE CÉLÈBRE LA VICTOIRE DE LA DÉMOCRATIE

Le système démocratique est en passe de s'imposer
comme modèle unique sur toute la planète.
C'est là que les difficultés commencent...

Flammarion

LA VIE LITTÉRAIRE

Serge Truffaut

LE PRIX du meilleur livre étranger a été décerné cette semaine à Paris à l'écrivain ontarien Jane Urquhart pour son roman *Niagara*, publié aux éditions Maurice Nadeau. Fondé il y a plus de quarante années par quelques éminentes grises de la république des lettres, dont Raymond Queneau et... Maurice Nadeau, ce prix a été attribué notamment à Elias Canetti, Per Lagerkvist, Kawabata, Singer, Soljenitsyne et Garcia Marquez avant que ces messieurs n'obtiennent le prix Nobel. Dans sa critique, notre collègue Francine Bordeleau avait noté que Urquhart « s'est un peu emparé dans ces symboles qui s'embolent les uns dans les autres et n'a pas su éviter quelques maladroites. Mais tout laisse croire qu'il y a là l'émergence d'une voix originale. Qui sait, peut-être faut-il cesser de vouloir écrire le Canada pour en débusquer l'âme ».

Colloque sur l'enseignement

Faire fêche de toutes lettres, tel est le slogan du 6^e colloque qu'organise l'Association des professionnels de l'enseignement du français au collégial qui se tiendra les 10 et 11 avril à l'Hôtel la Citadelle situé au 410 ouest, rue Sherbrooke. Les thèmes ? La langue, la littérature, la compétence professionnelle. Dans son mot de présentation, la présidente en exercice de cette association, Mme Colette Buguet-Mélancan, prévient : « Jamais depuis leur création, les cégeps n'ont-ils été davantage dans la mire des médias et livrés à tant d'évaluations à l'import-export. Ce contexte nous impose de réagir, et vite, si nous voulons participer aux décisions qui définiront notre vie professionnelle pour les années à venir ». Renseignements : (514) 679-2630, poste 450.

Colloque à Laval

Simultanément au colloque des « profs » de CEGEP — hélas ! —, la Société littéraire de Laval présentera son premier colloque les 10, 11 et 12 avril au Centre des congrès de l'Hôtel Sheraton de Laval. Selon les informations fournies, « la thématique du colloque sera à l'image des associations professionnelles abonnées à la littérature et respectera l'itinéraire de l'écrit : de la création à la consommation ». Les sujets des différents ateliers sont les suivants : Dynamisme des régions; présence de la littérature; intervenants et complicité; et littérature et institutions sociales. Pour de plus amples informations, on peut appeler au 682-2707.

Tangence et la Bible

Tout d'abord, il faut signaler que pour son 35^e numéro l'équipe de la revue *Urgences* a décidé de changer de nom pour prendre celui de *Tangence*. Pour souligner cette modification, l'équipe s'est placée sous le poids de la Bible. Dans son texte de présentation, l'équipe éditoriale estime que « consacré aux rapports entre Bible et littérature, ce numéro nous paraît combler le fossé qui, ces dernières décennies, s'est creusé entre ce grand texte fondateur de notre culture et les lettres — entre tradition et modernité, pour ainsi dire ».

Besoin d'informations

M. Michel Lemaire est professeur au département de Lettres françaises de l'Université d'Ottawa. Actuellement, il prépare une édition critique des oeuvres poétiques d'Albert Lozeau, poète québécois du début du siècle. Dans le cadre de ce travail, il est à la recherche de tous les documents disponibles sur Lozeau. On peut appeler au (613) 564-4210.

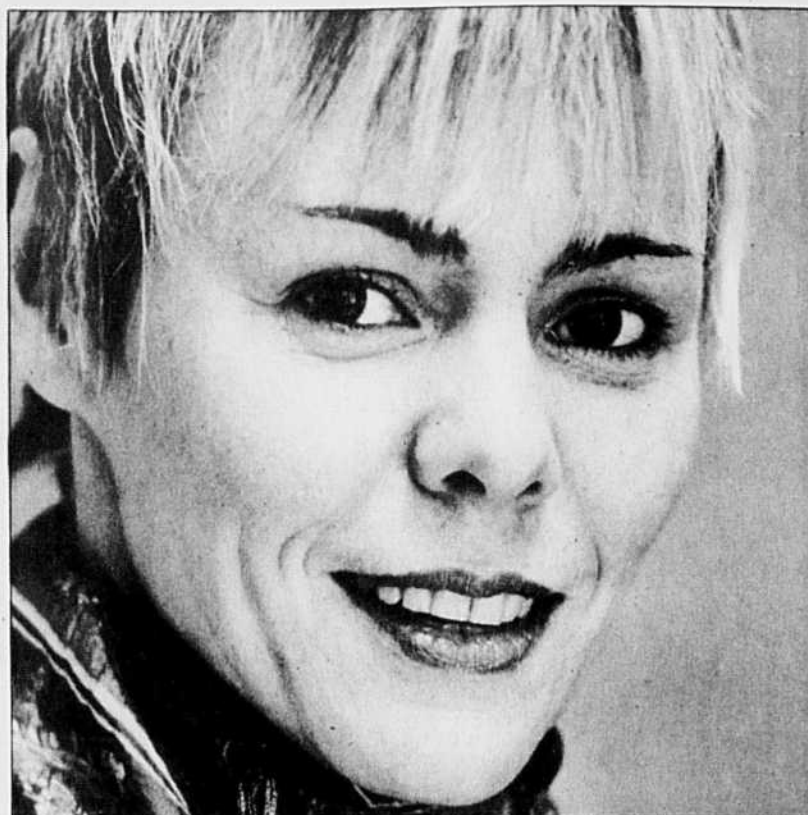


PHOTO JACQUES NADEAU

Odile Tremblay dirige le Plaisir des Livres

Odile Tremblay, dont les habitués du Plaisir des Livres connaissent bien la signature, assure désormais la direction de notre cahier des livres. Mme Tremblay, qui collabore régulièrement au DEVOIR depuis plusieurs années, a réalisé de nombreux portraits et entrevues d'écrivains québécois et étrangers. Journaliste au secteur culturel, elle a signé aussi plusieurs reportages, des entrevues et des critiques de films. Elle prend la relève de Robert Lévesque qui depuis presque deux ans assurait la coordination de ce cahier. Nous tenons ici à le remercier. Avec la touche personnelle qu'Odile Tremblay saura y mettre, le Plaisir des Livres continuera, comme son nom l'indique avec plaisir, à promouvoir l'amour de la littérature.

— Bernard Descôteaux

Garcia Marquez et le communisme

Dans une entrevue publiée dans le dernier numéro du *Magazine littéraire*, Gabriel Garcia Marquez estime que « ce qui a nui au communisme ce sont les circonstances dans lesquelles il est né et l'endroit où il est né. Si, comme

l'avait prévu Marx, la première révolution avait éclaté en Allemagne ou en Angleterre, là où la bourgeoisie était plus développée, il n'y aurait pas eu tous ces problèmes. Parce que la bourgeoisie avait conquis une grande quantité de libertés individuelles qui n'auraient jamais été remises en question ».

Le pont flottant des rêves



CARAVANES

Littératures à découvrir
Numéro 3
Paris, Phébus, 1991, 354 pages
II. EST sur son air d'aller, pieds nus, un bambou à la main; l'air ironique, il poursuit son aller-détour. Petit bonhomme ricaner des chemins, il orne la couverture de la troisième livraison de *Caravanes, littératures à découvrir*. Cette revue annuelle fit son apparition, il y a trois ans, dans le paysage littéraire, prétendant qu'il faisait bon s'y égarer; elle aborda les côtes de la Méditerranée, fit une incursion un an plus tard au Moyen-Orient et la voilà cette année plus avant dans le monde oriental. Ne cherchant ni voie ni refuge égaré, elle veut plutôt débusquer « l'imprudence, l'extase ou l'outrage ».

Outrage en Corée du Sud: interrogatoire à huis clos d'une ouvrière soupçonnée de collaboration avec un étudiant révolutionnaire, le récit de Yi Mun-yol détaille les mécanismes d'une société déchirée: lambeaux de tradition s'entremêlent aux mécanismes brutaux de la modernisation — tyrannie des normes de production et d'agression, inégalités de statut, de salaires. L'ouvrière ne croit pas en ces dossiers de plaintes qu'on lui présente, un papier et un crayon suffisent à leur fabrication; elle croit plutôt à la dignité du travail et au combat contre l'exploitation, sans faiblir.

Extase dans les montagnes de Chine: entre *errances* et *séjours*, les voyages de quatre prosateurs chinois dans les monts Lu, Emei et Wuyi. Les pas et l'imagination sont allégés; éphémère et fragilité se conjuguent avec éternité; la contemplation « des pics fous et des rocs excentriques » absorbe le voyageur tout autant que l'étude du bouddhisme. « Ascension et ascèse finissent par se confondre ».

Imprudence, lorsqu'il y a refus des dogmes et remises en question; pour Claude Roy, cela revient à « douter



avec intrépidité ». Ses notes et poèmes, « minuscules pensées qui ne peuvent servir à rien », célèbrent l'amitié et l'amour, le souvenir et l'éclair, et l'étonnement et le vent, « dernier passant à froisser le feuillage ».

D'un éclectisme de bon aloi, *Caravanes* nous mène aussi des déserts de la Californie aux ruines d'Angkor, et ensuite *In medio coeli*, là où le

rêve, la mémoire, le paysage et la tradition nous gardent de n'être que de simples passants. Car, il ne faudrait pas oublier, dans les choses rapportées dont Gérard Macé dresse un amusant et touchant inventaire, « le pont flottant des rêves, à la charpente aussi mal ajustée que les jours incertains, les mois inégaux qui nous permettent pourtant de passer d'une année à l'autre ».

LA VITRINE DU LIVRE

LES TRAVAUX ET LES JOURS D'HONORÉ DE BALZAC

Stéphane Vachon
P.U.V./P.D.C./P.U.M.
336 pages

Les travaux et les jours d'Honoré de Balzac est un ouvrage qui intéressera les « Balzaciens » d'abord et avant tout. Dans la préface, il est souligné en effet que le travail accompli par Stéphane Vachon « doit prendre place dans cet ensemble d'outils qui se multiplient pour mieux accéder aux grandes oeuvres cycliques, de la Bible à la *Recherche du temps perdu*, sous forme de dictionnaires des personnages, des lieux, des thèmes, des répertoires des éditions et traductions ». *Les travaux et les jours d'Honoré de Balzac*, c'est exactement cela, soit LE dictionnaire de la Comédie humaine.

LE PORTRAIT DÉCHIRÉ DE NELLIGAN

Aude Nantais et Jean-Joseph Tremblay
L'Hexagone
117 pages

Pendant une dizaine d'années, le couple Nantais-Tremblay a multiplié les recherches sur la vie et l'oeuvre de Nelligan. Le fruit de ce labeur a été traduit en film par Robert Favreau. Aujourd'hui, Nantais-Tremblay nous proposent une fiction dramatique de 80 pages environ. Page 74, Émile Nelligan annonce : « Je ne peux plus aller nulle part ! Il n'y a pas d'endroit où je puisse aller... J'en ai assez de vivre, Arthur !... C'est noir. Tout est noir... Elle m'a regardé. Je l'ai vue morte... Elle était morte ! »

JENNY MARX OU LA FEMME DU DIABLE

Françoise Giroud
Laffont
248 pages

Plus de deux ans après la démolition du mur de Berlin qui symbolisa, de facto, la chute du communisme en Europe de l'est, voici que Françoise Giroud nous propose une biographie de Jenny von Westphalen qui fut la femme de Karl Marx, l'homme du matérialisme historique, le militant du matérialisme dialectique. Page 113 : « Quand Jenny arrive à Londres avec ses trois enfants, par un jour de brouillard, enceinte de sept mois, exténuée par le voyage, Karl n'est pas là pour l'accueillir. Une *genette de choléra* le tient au lit, dans la chambre qu'il partage avec un réfugié allemand ».

LE COURAGE

Collectif d'auteurs
Revue Autrement
229 pages

Après la fidélité, la politesse, l'honneur, le pardon et la tolérance, les « philosophes » de la revue *Autrement* se sont attachés à l'étude du courage. Confectionné sous la direction de Pierre Michel Klein, ce numéro propose notamment les signatures de Lucie Aubrac, Daniel Mayer, Georges Canguilhem et Roland Topor. Des titres de chapitres ? *Du mythe à la raison, De Socrate à Nietzsche, De la beauté du geste, Écran de femmes, Rupture, Sortir du mensonge d'hier, De l'engagement instinctif à la mort apprivoisée et Femmes à Auschwitz*.

Fiction & Cie

John Hawkes
Cassandra



roman / Seuil

CASSANDRA

John Hawkes
Seuil
285 pages

Attention ! Ce *Cassandra* que distribue ces jours-ci les éditions du Seuil, n'est pas le nouveau roman de John Hawkes, auteur notamment de l'excellent *Aventures dans le commerce des peaux en Alaska*. Pour être précis, *Cassandra* a été publié en 1964. Capiston est un officier de marine gros et vieillissant. Il est également très « parano ». *Cassandra*, c'est sa fille. Lorsqu'elle se fait violer par trois soldats, tout ce qu'il trouve à lui dire c'est : « courage ». Ce roman, c'est l'histoire d'un suicide. Celui de *Cassandra*.

ET LAURA NE RÉPONDAIT RIEN

René-Daniel Dubois
Leméac
60 pages

Cette pièce écrite par René-Daniel Dubois fut présentée sur scène le 19 septembre 1990 pour la première fois. L'histoire ? « Alors qu'il était infirmier dans la résidence où séjournait Madame F., Paul a effectué une série d'enregistrements sonores dont il fait maintenant le montage. Les divers chemins de la vie de Madame F. s'entrecroisent, réels et imaginaires, selon un ordre des choses qui n'appartient pas qu'à la vérité des événements, puisque cette femme âgée mêle à ses confidences des morceaux de souvenirs inventés qu'elle pourrait bien avoir vécus ».

LE SOMMEIL ET LE RÊVE

Michel Juvet
O. Jacob
220 pages

Michel Juvet est professeur de médecine expérimentale à l'Université de Lyon. Il est également le « patron » de l'unité de recherche de l'INSERM qui se consacre à l'étude de l'oncologie moléculaire, comme il est le « patron » de l'unité de recherche du CNRS qui se penche plus particulièrement sur la neurobiologie des états de vigilance. Bref, tout cela pour signaler que M. Juvet n'est pas un de ces charlatans qui, à chaque saison, vous proposent une brique de 200 ou 300 pages pour analyser vos rêves.

— S.T.

Ernaux

fuyante qui atteint sa perfection en étant recréée, et une absolue nécessité dont le bonheur rappelle un peu celui de l'amour ».

La romancière a fait le choix es-

sentiel de l'autobiographie, livrant tranche par tranche des morceaux d'elle-même d'un ouvrage à l'autre. « On croit que la fiction implique un travail supplémentaire. Mais c'est faux. Rien n'est plus difficile que de se conformer à son expérience personnelle, en travaillant sans filet, sans masque. Le « je » me permet d'aller plus loin que l'imagination,

mais vous dire au juste où... » Annie Ernaux l'ignore elle-même : « Le « je » de mon oeuvre est collectif.

C'est pourquoi, sans doute, les lecteurs s'y reconnaissent autant. » De plus la publication de *La place* témoigne de la vie et de la fin de son père, en passant par ce merveilleux récit sur sa mère *Une femme*, les gens lui écrivent, la remercient, se retrouvent dans ses pages miroirs. « moi aussi, j'ai vécu quelque chose d'analogue », lui confient-ils.

À partir du mois de septembre l'année dernière, je n'ai plus rien fait d'autre qu'attendre un homme : qu'il me téléphone et qu'il vienne chez moi », écrit Annie Ernaux dans *Passion simple*. 80 pages à peine, mais qui distillent l'essence même d'une de ces liaisons fatales, douloureuses, et peut-être même banales où le moi se perd dans l'amour.

Ce texte, j'avais besoin et peur de l'écrire à la fois, évoque Annie Ernaux, l'abandonnant, le retrouvant sans cesse. Avec lui, je franchissais

un interdit. Voyez-vous, ça ne me ressemblait tellement pas d'écrire sur la passion brute... »

Et pourtant, les « arlequinades », Annie Ernaux connaît. Toute petite, alimentée par sa mère qui faisait ses délices de ces romans roses, elle lisait Delly et autres récits romanesques, écrivait dans son coin des histoires demeurées inédites. Puis, il y eut ces études universitaires en littérature qui l'ont éloignée de sa Normandie natale, éloignée surtout du milieu ouvrier où sa mère se sentait mise en cage. Ses premiers romans *Les armoires vides*, *Ce qu'ils disent ou rien*, *La femme gelée* racontaient la déchirure sociale. Tous ses livres reviendront sur ce thème.

Annie Ernaux ne prétend pas faire carrière dans la littérature. Elle enseigne le français, consacre beaucoup de temps à son travail. De 22 à 32 ans, la maternité, les examens l'ont tenue loin de sa plume. « Je ne suis pas une fonctionnaire de l'écriture », précise la femme de lettres.

Ce qui ne l'empêchait pas en 84 de récolter le Renaudot pour *La place*. Heureusement qu'elle ne l'a pas reçu plus jeune. « Ça m'aurait sans doute déstabilisée. À quarante ans, on est vaccinée ».

Passion simple a reçu un accueil mitigé à Paris. Certains critiques intello lui ont reproché son thème, se glosant du romanesque de l'héroïne qui berce sa passion en écoutant les rengaines de Sylvie Vartan, et pour qui la plus banale romance, devient sous le vent de folie de l'amour, l'éternelle poésie dont parlait Aragon. Annie Ernaux trouve à ces réactions un parfum de misogynie et de peur de l'autre. « Le tabou de ce siècle, c'est la passion », conclut-elle.

Blais

« Si on réussit à abattre l'abbé Groulx, à détruire le mythe, le Québec est fini. On veut le raser, comme le collège de Sudbury... en oubliant

de le situer dans une autre époque, un autre langage. L'abbé Groulx a écrit sur les Québécois eux-mêmes des choses beaucoup plus dures que sur les Juifs. Était-il pour autant anti-québécois ? »

Jean Ethier-Blais a publié tardivement. « J'attendais de savoir si j'avais du talent comme écrivain... J'éprouve toujours une grande incertitude face à ma propre valeur. Mes modèles sont d'une telle perfection ! »

Devant ceux qui lui reprochent l'anachronisme de son style, Jean Ethier-Blais hausse les épaules. « Ne me reprochez pas d'utiliser l'imparfait du subjonctif. Demandez aux autres écrivains comment ils peuvent ignorer ainsi la concordance des temps. »

Pourquoi cette absence de sexualité dans son oeuvre ? « C'est une question d'éducation. Et puis, foncièrement, de tempérament. Je ne suis pas quelqu'un de très sexuel... Ce n'est pas mon univers. Ceux qui en parlent s'y sentent à l'aise. Moi, ça m'empêcherait d'aller au fond de moi-même, ce serait un dérivé, une sorte d'évasion, loin des problèmes qui m'intéressent à un niveau très subtil : la compréhension des êtres sur le plan de l'inexprimé, de l'inexprimable, dans la profondeur des sentiments ».

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

de 9h à 22h
de 362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél. : 274-3669

HUMANITAS
Collection CIRCONSTANCES

AXEL MAUGEY
BERLIN. De l'utopie communiste au capitalisme utopique.
(Le Printemps Européen I)
La métamorphose allemande découverte à travers la réalité de Berlin réunifiée.
84 pages 9,95 \$

EXIL ET FICTION
L'aventure mythique de l'exil et la fiction que celui-ci engendre vues par : Caroline Bayard, Pierre Bertrand, Bogdan Gugu, Alberto Kurapel, Axel Maugey, Gina Stoiciu
136 pages 14,95 \$

CONSTANTIN STOICIU
LE ROMAN DU RETOUR
(Roumanie / Le Printemps Européen II)
L'authenticité et le dramatisme des grands reportages et l'émotion d'un roman d'action.
198 pages 15,95 \$

GILBERT CHARRON
Très saint Père, un frère en Christ vous écrit.
Remise en question du dogmatisme de l'Eglise catholique sur des réalités devenues courantes dans le monde d'aujourd'hui.
180 pages 17,95 \$

CIRCONSTANCES
La collection de toutes les circonstances!
5780, avenue Decelles, Montréal, Québec, Canada H3S 2C7
Commandes téléphoniques acceptées
(514) 737-1332

NOMINATION

Monsieur Antoine Del Busso, directeur général de la Corporation des Éditions Fides, est heureux d'annoncer la nomination de madame Ghislaine Roquet c.s.c. au poste de directrice littéraire des Éditions Bellarmin. Madame Roquet prend en charge les collections bien connues de cette maison centenaire, en particulier en théologie, en philosophie, en histoire et en spiritualité. Elle a pour mission d'ouvrir de nouvelles pistes éditoriales, tout en maintenant la personnalité propre des Éditions Bellarmin.

Madame Roquet, après une longue carrière dans le domaine de l'éducation, est depuis cinq ans, adjointe à l'édition aux Éditions Fides. Elle apporte à ses nouvelles responsabilités une solide formation en théologie, en philosophie et en administration.

REMÉMORATION
Monique Bosco

Collection L'Arbre
96 pages 14,50 \$

En vente chez votre libraire

«...un bel exercice sur la mémoire et sur notre capacité à l'oubli.»

Jean Basile - Le Devoir

«Chaque mot porte. Il n'y en a pas un de trop.»

Anne-Marie Voisard - Le Soleil

le plaisir des Livres

LES AILES DU DESTIN

Francine Ouellette
Libre Expression, 1992, 464 pages
Francine Bordeleau

QUE PEUT faire la critique littéraire avec un roman comme *Les Ailes du destin*, de Francine Ouellette ? Se désoler sans doute qu'un tel livre, qui utilise jusqu'à la nausée les recettes typiques du best-seller, soit proposé à un grand public qui pourrait, j'en suis persuadée, supporter une vision moins simpliste et stéréotypée du monde. *Les Filles de Caleb*, avec lequel *Les Ailes du destin* a des airs de famille (son personnage principal a un peu des caractéristiques d'Olivia Pronovost), n'était somme toute pas si mal.

Il n'y a pas grand-chose à tirer de cette histoire mélodramatique à souhait. À la fin des années 60, perdu

dans son trou de campagne, Luc Maltais, bûcheron de son état malgré son jeune âge, rêve de s'élever. Son père est cultivateur, lui veut être pilote d'avion. Il rencontre Émile, qui deviendra son instructeur, son mentor, son modèle. Luc, pour qui la vie commence, rencontre aussi l'amour : Sylvie. La première fois qu'il danse avec elle : « Comment ses mains si grossièrement taillées se poseraient-elles sur cette taille si finement ciselée ? » ; la première fois qu'il couche avec elle, après avoir (faussement) pensé qu'elle avait eu des tas d'amants, il voudra « ne plus jamais rencontrer les yeux de cette vierge qu'il venait de profaner ». Le propos de madame Ouellette, on le voit, est de la plus grande invention.

Tout cela nous est donné à lire par retours en arrière car il s'est produit un drame dans la vie de Luc : trafic de drogue. Donc, prison. Le récit s'ouvre là-dessus. À la page 15, « un

séisme d'une grande amplitude dévaste son âme » ; à la page 17, en train de subir l'épreuve humiliante de la fouille anale, « une idée inquiétante l'empale ». Nous apprenons aussi qu'au pénitencier, « la sexualité dévie parce qu'elle ne suit pas son cours normal » (p. 329) ; violé par un détenu, Luc ne pourra pas « s'habituer à l'humiliation et à l'immolation de sa chair sur l'autel du phallus » (p. 351).

Dans ce récit, les clichés se ramassent à la pelle : sur la vie en prison (j'imagine Léo Lévesque et Francine Ouellette en confrontation à La bande des six), sur le Québec de nos parents « nés pour un petit pain », sur les homosexuels... Les personnages sont d'une mièvrerie déconcertante et les métaphores, d'une lourdeur hallucinante : on se brûle les ailes. Émile est un aigle aux ailes engluées de cire, Luc voudrait être Icare mais est surtout un oisillon, il y



a des moineaux, des serins, des éléphants qui sont en réalité des papillons (et inversement), on vole haut pour mieux tomber bas... Bref, Francine Ouellette exploite là un champ sémantique au grand complet.

Je me demande vraiment s'il vaut mieux lire de tels livres que de ne pas lire du tout. *Au nom du père et du fils*, le premier roman de madame Ouellette, aurait apparemment trouvé preneur auprès de 100 000 lecteurs. Si *Les Ailes du destin* fait aussi bien, on ne pourra louer qu'une chose : le flair de l'éditeur, mais sûrement pas son goût. Les gens de Libre Expression savent que ce roman n'est qu'une opération commerciale (sinon c'est désespéré), la critique, finalement stupéfiée devant un récit d'une telle insignifiance, le sait aussi. Parvenir à la pousser aussi loin relève, je vous l'assure, de l'exploit.

Scénario boiteux pour un Québec de demain

CHRONOREG

Daniel Sernine
Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1992, 388 pages.

Pierre Salducci

EN CHOISISSANT de projeter son action dans un Québec souverain, Daniel Sernine reprend avec *Chronoreg* le flambeau déjà allumé par Jules-Paul Tardivel dans *Pour la patrie* et repris par Francis Dupuis-Déri dans *L'Erreur humaine*. Mais alors que Tardivel jouait la carte de l'anticipation et que Dupuis-Déri se réfugiait dans l'utopie, Sernine, quant à lui, reste ici fidèle au genre de la science-fiction.

Dans *Chronoreg*, Sernine n'entrevoit rien de plus glorieux pour le Québec de demain qu'un incroyable conflit armé à l'intérieur et à l'extérieur du pays mettant aux prises les restes de l'ancien Canada, les États-Unis, les Amérindiens, les Mexicains, et même l'Union soviétique (dont l'intervention est d'autant plus étrange que, dans les faits, elle n'existe plus depuis déjà quatorze ans). Bien que l'action se déroule en 2005, les personnages de *Chronoreg* en sont encore à envisager que l'Union soviétique puisse, peut-être ! un jour ! « libéraliser son économie », « décentraliser », et que « le parti communiste (perdre) son rôle de dirigeant ». (p. 190) Sernine crée par là même un conflit caricatural, sans aucune finesse géo-politique et qui obéit en fait à des règles déjà périmées. Les aberrations sont si fortes qu'un des personnages va même jusqu'à constater que « tous les experts (...), tous nos ordinateurs, le simple bon sens même, clamaient l'invraisemblance de cette guerre ». (p. 326)

À partir du moment où ni le contexte politique, ni le souci de la vraisemblance ne motive la démarche de Daniel Sernine, on peut se demander honnêtement ce qui reste de son roman, d'autant plus que la psychologie des personnages est réduite à la portion congrue, et que les relations amoureuses se limitent à quelques scènes de sexe. Le seul objectif du romancier semble être d'évoquer la guerre pour la guerre, comme le font ces mauvais films américains dans lesquels la violence est tellement gratuite et systématique qu'on

ne cherche même plus un motif au conflit ou un nom à l'ennemi. La fameuse drogue chronoreg, qui donne son nom au roman, ne parvient même pas à s'imposer comme centre du récit mais devient prétexte à toute une succession de visions et de déplacements dans le temps, plus ou moins confusément reliés entre eux.

Au bout du compte, *Chronoreg* se présente en fait comme une suite ininterrompue de scènes de violence profondément sadiques, orchestrées autour d'une philosophie aussi simpliste que : « On se trouve toujours des ennemis quand on cherche un peu » (p. 166). Toute l'idéologie du roman semble résider dans ce navrant constat et dans un perpétuel sentiment de paranoïa collective qui voudrait justifier toutes les tueries et toutes les atrocités. En permanence, des corps sont torturés, brûlés, mutilés, des enfants sont assassinés, des femmes violées puis — c'est un exemple — achevées d'une décharge de mitrailleuse entre les jambes. De quoi donner de belles idées aux plus belliqueux d'entre nous. Le résultat est vain, vicieux et souvent insoutenable. Et pourtant, c'est cela que l'éditeur, à l'endos de la couverture, voudrait nous faire accepter comme une « vision terriblement lucide de la Terre de demain ». C'est à se demander s'il a lu le roman !

Enfin, tout au long de ce fastidieux parcours, le style de Sernine demeure quant à lui très approximatif. Plusieurs constructions sont douteuses, comme « quoi que ce soit qu'il détruit le coup de feu » (p. 345), ou « l'engin prend rapidement une vitesse dont aucun hélicoptère terrien n'est capable » (p. 343). On rencontre des conjugaisons étranges comme « si ça a d'autres implications, elles ressortissent à la Défense » (p. 172) et même des fautes : « mais pourquoi faire au juste ? » (p. 288). Autant d'éléments qui composent le roman bâclé.

Il existe pourtant une science-fiction intelligente et constructive qui interroge nos perspectives d'avenir, mais *Chronoreg* n'est pas du lot. Sernine reste ici au stade de la caricature et de la facilité. C'est d'autant plus regrettable qu'il gaspille un sujet aussi captivant que l'avenir hypothétique d'un Québec indépendant.

Exercices de mémoire

LE SEUIL DES VINGT ANS

Jean Éthier-Blais
Leméac, 1992, 239 pages.

Francine Bordeleau

TOUS CEUX — ils sont nombreux — qui ont étudié le genre autobiographique nous ont révélé que l'écriture de mémoires, chez un écrivain, n'est jamais un geste anodin. Dans cette écriture interviennent en effet des rapports complexes entre le réel et la fiction, entre des visions du passé et du présent.

De leur auteur ou du lecteur, qui les mémoires servent-elles le mieux ? Plat brassage de souvenirs d'une époque révolue, elles servent d'exorcisme futile au premier. C'est bien ce que ne fait pas, je vous rassure tout de suite, Jean Éthier-Blais avec ce second tome de ses mémoires.

Dans *Le seuil des vingt ans*, Éthier-Blais, qu'on se rappellera avoir lu dans les pages de ce journal,

brosse un portrait de la vie des collèves classiques de 1938 à 1946, à cette époque où l'on enseignait encore les humanités. L'écrivain étudiait alors chez les Jésuites, à Sudbury, au moment où François Hertel enseignait les Belles-Lettres.

Dans ce livre dont les différentes parties sont autant de cours (« Éléments latins », « Syntaxe », « Méthode et versification »...), Jean Éthier-Blais récapitule les apprentissages acquis pendant ce temps de sa jeunesse. La nostalgie — car nostalgie, d'évidence, il y a — sera du côté du lecteur qui aura l'impression, à la lecture de ces mémoires, que cette époque où l'on entretenait une haute idée de la culture (la culture n'étant entendue qu'avec un grand « c ») avait plus que du bon.

Pour la génération des cégèpes, qui forme une large part du lectorat québécois, et pour ceux qui ne sont pas des habitués des romans d'Éthier-Blais, là réside sans doute le grand intérêt de ce livre : dans cette reconstitution de méthodes d'appren-

tissage qui conduisaient vers une vision humaniste du monde. Ce livre est par ailleurs attachant — ô combien — car Jean Éthier-Blais y commente, avec son regard actuel, ce moment de sa vie. En filigrane se dessine ainsi une fine analyse de ce système tandis qu'en même temps, l'auteur s'y révèle, jeune, avec ses doutes et ses angoisses existentielles.

Entre la littérature et la musique, la religion et le théâtre, le jeune Éthier-Blais fait ses premières rencontres avec la politique et le nationalisme. Des amitiés et des amours, aussi, marquent ce *Seuil des vingt ans*, et tout cela nous est restitué par une écriture sensible et pudique.

C'est de ce passage chez les Jésuites qu'est née la vocation d'écrivain et de critique de Jean Éthier-Blais. Cela devrait nous rappeler l'importance qu'a, chez les individus et finalement dans une société, la fréquentation, tôt, de ce qu'on appelait jadis les humanités et qui est en somme une éducation à la vie.

La grâce de la violence

SARABANDE

Guyène Saucier
Québec/Amérique, 168 pages

Louis Cornellier

DES ÊTRES existent qui parcourent le monde avec nonchalance et dont la beauté, profuse et cruelle, arrache ceux qui les croisent à leur existence banale pour les projeter dans le gouffre de l'attente, du manque inhérent à la condition humaine. Avec talent et pudeur, Guyène Saucier vient de peindre un de ces monstres sans lesquels la vie mériterait de se voir réléguée au statut de fait divers.

Fidèle en cela à l'esprit de la danse portant le même nom, la *Sarabande* de Guyène Saucier convie le lecteur à une aventure où la grâce tire sa nécessité d'une violence suprême parce qu'elle n'est pas physique mais morale. S'applique ici avec justesse le mot célèbre de Saint-Exupéry clamant que l'absence d'un seul être aimé suffit à dépeupler l'univers.

Louiseville, 1976. Elle s'appelle Elise et sa disparition obsède. Tour à tour, ses proches psalmodient avec désespoir leur dénuement consécutif au drame. Où donc se trouve la belle en allée ? Pourquoi nous faire cela à nous qui l'aimions jusqu'au trouble ? Les questions qui hantent ce roman rappellent celles que posait en des termes plus laborieux le long *Amandes et Melon* de Madeleine Monette. Toutefois, au traitement expansif et pointilleux privilégié par cette dernière, Guyène Saucier préfère une dense concision qu'elle manie avec beaucoup de flegme. Le résultat s'en ressent.

Je n'insisterai pas sur les relais de narration retrouvés dans *Sarabande* et sur lesquels la plupart des commentateurs qui, à ce jour, se sont frottés à cette œuvre ont dit l'essentiel. La méthode, il est vrai, est ici bien maîtrisée et les effets qu'elle parvient à produire justifient son utilisation. Le piège de l'uniformité stylistique des « je » est habilement

évitée, ce qui permet à chacun des narrateurs d'offrir un ton particulier.

Or, là où *Sarabande* se démarque du flot de productions romanesques actuelles, c'est par la netteté belle et profonde de son message. Des indices subtils, éparpillés entre les lignes tendues de l'intrigue, préparent le lecteur à un constat final qui se veut sans rémission : « Quel destin sournois a joué avec mon imagination et m'a entraîné vers cette souffrance ? L'amour n'est rien qu'une invention de l'esprit. C'est un leurre, un vide où les êtres glissent. Mais comment faire pour s'échapper ? »

La dernière ligne lue, deux images surgissent qui, sans pouvoir y être directement amalgamées, offrent des résonances accordées au roman de Guyène Saucier : *L'homme dans le placard* de Roch Carrier paru en 1991 et le très beau *Monsieur Hire*, film de Patrice Leconte réalisé à partir d'une œuvre de Georges Simenon. Histoires d'amour camouflé. Ne l'est-il pas toujours ?

Le Seuil des vingt ans

JEAN ÉTHIER-BLAIS

Ce grand portrait de la vie des collèves classiques de 1938 à 1946 est un chant d'amour qui célèbre la culture et les humanités, cette poésie de la vie.

240 pages, 20,95\$

La littérature d'aujourd'hui
LEMÉAC



BOUCHE COUSUE

Ninon Larochelle

« Bouche cousue sonne très juste et possède un ton drôle, charmant, plein de fraîcheur. »
Lucie Côté, *La Presse*

« La progression dramatique (...) reste joliment tendue et le style qui la porte démontre un indéniable talent d'écriture. »
Louis Cornellier, *Le Devoir*

« Ninon Larochelle aura réussi à faire de sa Marie Lacasse une héroïne en chair et en mots, imparfaite, mais attachante et naïve, véritablement touchante. »
Marie-Claude Fortin, *Voir*

« Pour un premier roman, c'est beaucoup. De quoi donner envie d'en lire un deuxième. D'ici là, on se souviendra de Marie Lacasse. »
Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*

Diffusion en librairie: Dimédia

BOUCHE COUSUE



Ninon Larochelle

167 pages, 18,95 \$

éditions du remue-ménage
4428 Saint-Laurent, bur. 202 Montréal H2W 1Z5

LES RÉVÉLATIONS D'UNE ENQUÊTE BOULEVERSAUTE

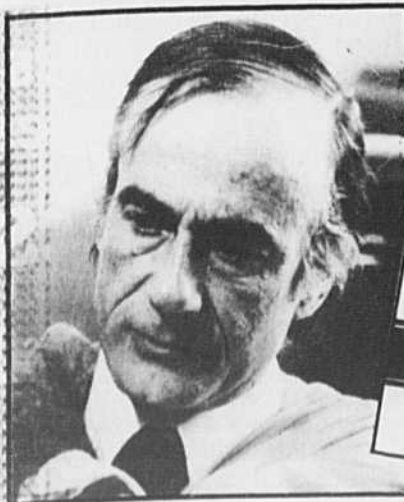
Sous la direction de Jacques Grand'Maison

LE DRAME SPIRITUEL DES ADOLESCENTS

Profil sociaux et religieux

Réalisé par le groupe de Recherche-Action du Diocèse de Saint-Jérôme, ce dossier expose le drame que vivent les adolescents d'aujourd'hui. Ses résultats étonnants expliquent les causes de leur incapacité à faire confiance à la société des adultes. Ont-ils des raisons d'espérer ?

En vente chez votre libraire 22,95\$



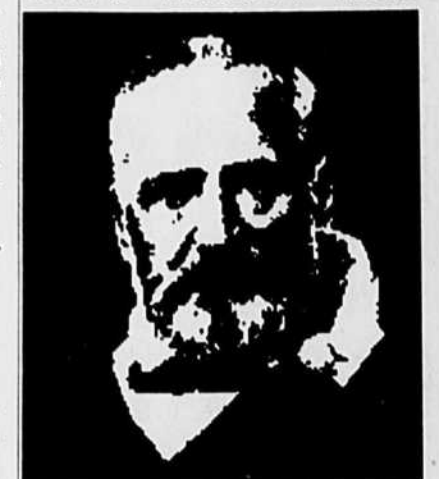
Le drame spirituel des adolescents
Profil sociaux et religieux

Collection de textes pastorales • 10

Milieu

L'INTELLIGENCE naturelle

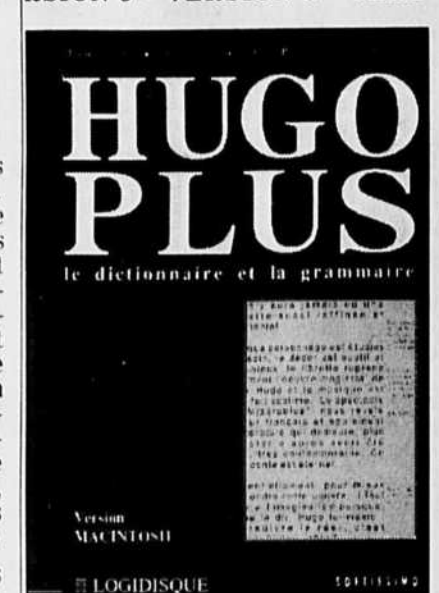
RSION 6 • VERSION 6 • VERS



RSION 6 • VERSION 6 • VERS

HUGO C'EST LE MEC DE MON MAC

RSION 6 • VERSION 6 • VERS



Pour Macintosh Plus, SE, II
Compatible Word 4 et
MacWrite II
84,95\$

Aussi disponible pour
DOS et Windows

«HUGO PLUS est le premier logiciel à faire une véritable correction orthographique du texte en tenant compte de la grammaire. HUGO PLUS est le meilleur des correcteurs orthographiques.»

Science & Vie Micro

«HUGO se distingue par une meilleure interface utilisateur, avec la possibilité d'apporter directement des modifications dans le texte.»
Décision Micro

«Molière lui-même en serait étonné!»

Informatique &
Bureautique

LOGIDISQUE

C.P. 10, succ. «D»
Montréal QC H3K 3B9
Tél.: (514) 933-2225
FAX: (514) 933-2182

fides

Do, mi, sol, do

Jean-Pierre
ISSENHUTH

▲ Poésies

ONIROMANCIE

Bujar Luca
La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube,

NOTES POUR L'AVENT

Gérard Lecomte
Le Muy, Unes, 1991

POLYPHONIE

poésie et nouvelles
Trois-Rivières, Éditions En Marge,

LA PREUVE PAR LE VIDE

Pierre Chappuis
José Corti, 1992

Jean-Pierre Issenhuth

BUJAR LUCA est né en 1954 en Albanie. Depuis 1990, il est réfugié en France. Son premier livre, *Oniromancie*, présente 55 poèmes traduits par Jean-Luc Moreau et lui-même. Connue dans son pays par le bouche à oreille, la poésie de Luca n'y a jamais été publiée. On le comprend, ne serait-ce qu'en lisant trois vers qui montrent l'avantage d'être une grenouille : *Sans autorisation légale / le coassement des grenouilles / encercle les lilas*. C'est un rappel de l'heureux crapaud, de Max Jacob, qui ne portait pas l'étoile jaune.

Dans *Oniromancie*, la critique se fait passer pour *Délire* : *Sous le pont d'innombrables guenilles passent / l'eau s'est usée / tout autour / l'air vieilli bouge difficilement / Mangez vos enfants, mais plus tard / avec qui vous consolerez-vous ? / Il n'y a plus personne dans la ville / seuls les saules en font le tour / comme dans une maison d'aliénés / et s'arrachent les cheveux*. Comment ne voir ici qu'un paysage albanais ? C'est aussi impossible que de reconnaître, chez Saint-Denys Garneau, le seul paysage canadien-français.

Luca cherche et attend : *Dans des moments d'hésitation, des moments de perplexité / j'ai attendu angoissé que la main d'elle-même tombe / sur le papier et y souligne soudain / ce qui ne se voit pas mais qui arrive quand on a faim*. Peuvent arriver alors des grincements de dents, une prière, ou le plus beau duo entre « le garçon » et « la fille », toujours nouveaux Lorenzo et Jessica du *Marchand de Venise*; cela s'appelle *La nouvelle vie*.

Oniromancie sera ma première note, do, celle de l'âme qui n'est pas à vendre, phénomène assez rare pour qu'on aime se tenir en sa compagnie.

Gérard Lecomte a publié un premier recueil, *La nature des effluves*, en 1989. Je ne sais rien de lui, sinon qu'il en publie un second où il écrit :

Politique et Économie

ÉNERGIE ET FÉDÉRALISME AU CANADA



Michel
Duquette

Au moment où
le fédéralisme
canadien est
à un carrefour,
cet ouvrage aborde
la compétitivité
et les discordances
des approches fédérale
et provinciale
dans le secteur
énergétique.

244 p. (15 cm x 23 cm) ISBN : 2-7606-1566-9

PUM

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Disponible en librairie ou chez :
gaétan morin éditeur
Éditeur exclusif des Presses de l'Université de Montréal
C.P. 100, BOULVARD DE LA GUERRE, 100, MONTRÉAL, QUÉBEC
H3C 3G4
TÉL. (514) 491-1200 Télec. (514) 491-1206

Andrée
MAILLET

▲ choses écrites

Carnet 28

SUR LE DESTIN misérable des cent mille jeunes femmes responsables de cent vingt mille petits Canadiens français il faut s'interroger. (Et j'ai saisi par un cheveu l'opportunité de reconstruire une phrase de mon dernier Carnet : elle sifflait six cent six fois !) Je me relis — « Beaucoup trop ! » prétendait Jean Basile. « On dirait que vous ne voulez pas le publier, votre roman ! Vous vous corrigerez sur les placards ! » Je me relis à voix haute, cinq fois plutôt qu'une. Je me corrige, croyez-le. Ainsi, parlant de Frosine, notre vache, je bannirai Valéry, Gracq et même Colette de ma mémoire aux mille réminiscences.

☆☆☆

SEPT ANNÉES, j'ai vécu une vie campagnarde, pas toujours pensionnaire. Le Saul, couvent des champs des Dames du Sacré-Coeur, c'était un château en une belle campagne au bord de la rivière des Prairies. Il avait une ferme et d'autres dépendances, et un hospice, l'orphelinat Sainte-Sophie, où l'on faisait l'élevage des sœurs converses (religieuses servantes de l'Ordre du Sacré-Coeur), et des bonnes destinées aux familles bourgeoises, ainsi que des ménagères de presbytère... Ce que j'écris là est féroce, je m'en rends compte.

Se rendaient-elles compte elles-mêmes, ces Dames, admirables éducatrices de princesses, de princesses du sang ? ne devaient-elles pas quel scandale elles

mettaient dans l'esprit — dirais-je pas l'âme ? — d'une fillette de sept ans à qui l'on donnait un jour durant la responsabilité de choyer une enfant de son âge ? sa petite pauvre, à elle pour la journée ? ... C'était ça, la Fête de la Mère Fondatrice, Sainte Sophie-Barat, tout récemment (à l'époque) canonisée.

Ma tante Adèle, élevée par tante Baba, avait assisté à la canonisation — et c'est une autre histoire dans laquelle s'emboîte une affaire de poux.

☆☆☆

Attendez ! ça sera pour une autre fois. Car elle est ainsi, la mémoire. Et la vie va de même. La pensée pure à l'état de sa naissance, se love et délove, et se noue, s'éparpille, se rapaille, se ramasse, se tasse, éclate, redevient matière brute, se rapetisse et se densifie, absorbe tout le présent, l'avenir, le rêve, le supposé... Il faut un grand effort conscient pour tailler dans tout cela, sculpter une Dissertation, un Pothème, un roman tout-ainsi-va-la-vie, c'est à dire plein de gens, de paroles, de fausses sorties, d'erreurs, d'éclats de joie ! Ah ! Et repousser la thèse. Et l'implacable logique. Fi donc, pas de leçon ; il n'y en a pas tandis qu'il vit on s'affaire : elle vient après, généralement trop tard. Mais il y a une histoire. Pour ça ! Cinq, dix, comme dans chaque existence. Et mille contradictions, et des paradoxes, et des... À chaque jour son *casus complicatus*.

☆☆☆

Les péripéties d'un roman — quelle que soit sa forme — et chaque vrai romancier trouvera la forme qui s'adapte aux personnages — cette structure, justement exsude, transpire, naît de lui ou de plusieurs personnages. Et nous disons, après Borgès et Alain Gerber et qui on voudra, et moi de même, n'est-ce pas ? que l'épine dorsale du roman ou son moteur ou ses structures lui sont proposés par les personnages.

☆☆☆

LA PETITE ORPHELINE de sept ans dont je fus, à sept ans — et à des années lumières de sa condition humaine — la bienfaitrice, me conduit par sa petite main douce, avec son regard soumis et admiratif levé jusqu'à moi, demoiselle du Sacré-Coeur, à parler du roman.

☆☆☆

TOUTE OEUVRÉ d'art, me dis-je aujourd'hui au seuil de la vieillesse (que je ne franchirai qu'en mourant)... je me dis que toute oeuvre naît du scandale. On l'a sans doute écrit : C'est tellement évident ! Moi je dis ce que je vis. Que j'ai eu honte, oh ! non pas de moi, parfaitement convaincue, et encore, de mon innocence, mais des grandes personnes qui instaurent chez des enfants la conviction que l'injustice est l'une des composantes acceptables de la société. J'ai élevé mes enfants à penser le contraire, à ressentir et à repousser l'injustice.

☆☆☆

Les pauvres petites orphelines portaient une robe brunâtre, et je ne sais quoi de bleu fadasse, et un étrange béret mou assorti au brun et au fadasse (utilité des retailles). Nous, nous étions en uniforme sévère marine, à col blanc : distingué ; comme le sont de futures femmes du monde. Et j'ai vu cela à Bangkok, au Caire, où les bien nantis, Bouddhistes, Musulmans (?) ou Coptes envoient leurs filles chez les Ursulines : uniformes marine, à col blanc, jupes sous le genou, souliers plats. Les petites autres vont, viennent, attifées chez l'Arc-en-Ciel.

☆☆☆

Est-ce vraiment trop demander que tous les enfants soient pareils ? Traités pareillement ? (Autre sujet). Mais si parfois il m'arrivait de faire tomber — un peu de pluie sur une âme asséchée, je le devrais, (car c'est un don reçu et accepté) à la petite orpheline, ma bonne action d'un jour.

☆☆☆

11 AOÛT 1987 — Ville. Était-ce l'étrangeté d'une troublante nuit ? Ce vers de Racine (inspiré par lui) remonte d'un lointain très, très ancien, de cet enfer-paradis : l'enfance... offert à presque tous ici-bas. Un étonnant purgatoire d'immérités tourments. On le subit en rage, à coup de fronde, et la tête en avant défonçant le Temps comme un bélier furieux.

☆☆☆

L'ART GOTHIQUE : vibration des arcs-boutants, fuite en avant ou à la verticale d'une voûte en faisceaux, en arcs brisés, l'étreinte des colonnes, et par tous murs ouverts, pénétrant en s'entrecroisant les ondes lumineuses, changeantes suivant la position du monde : voilà comment dansent et respirent les cathédrales : de l'intérieur. Vues du dehors, leurs tours, leurs flèches, leurs arcs-boutants bondissent, oscillent dans la mouvance aérienne et sont ainsi bâties, élevées en accord avec la respiration du sol et les grands passages des vents. Selon les saisons et la perpétuelle variation des jours, les saintes églises de l'Art français bougent aux yeux des voyants.

☆☆☆

LES LIVRES DE COLETTE ont le don de vie. Ils prennent formes et forces toujours plus grandes dans le Temps. Maints pouvoirs créateurs s'alimentent à leurs sources. Colette n'est pas que grande, elle est immense. Trop sensible et lucide pour ne pas s'émerveiller de ce qu'elle donnait au monde, comment n'aurait-elle pas été un peu amoureuse d'elle-même ? Son narcissisme sincère et naïf m'amuse plus qu'il ne m'agace. Et son oeuvre toute empreinte d'un amour panthéiste, animée de tendresse pour tout ce qui vit, y compris l'être humain serti dans la Nature, méritait le Nobel autant que Saint-John Perse, et bien plus que Sartre et maints autres.

— A.M.

Samedi chez Proust

PROUST UNE JOURNÉE PARTICULIÈRE

Alain Buisine

Jean-Claude Lattès, 1991, 237 pages

Odile Tremblay

QUEL EXERCICE amusant que cette série *Une journée particulière* ! Un auteur, à travers la chronique du temps, et s'aidant de son imagination pour le reste, essaie de faire revivre 24 heures de la vie d'un écrivain. Ça lui permet de braquer un zoom sur un moment, à la manière de Joyce, en glanant les petits détails du quotidien mis de côté par les biographes officiels. Sauf que voilà ! Sur les manies de Marcel Proust, beaucoup avait été dit déjà, et on retrouve quid sur quid sur le sujet. Prévenons-les d'entrée de jeu : les proustophiles n'apprendront rien de trop nouveau ici, mais ils se divertiront d'une incursion dans le célèbre appartement du boulevard Haussmann.

Samedi, 27 novembre 1909. Il y a une belle lurette que Marcel ne se couche ni ne se lève de bonne heure. Le jour est bien entamé. Dans sa chambre capitonnée, insonorisée, l'asthmatique dort toujours. Céline, la vieille domestique, attend qu'il la sonne. Trois heures de l'après-midi : Proust songe à se lever. Si tôt ! Il en frémit d'avance.

L'écrivain porte depuis 1905 le deuil d'une mère qu'il adorait. Douze ans plus tôt, il publiait *Les Plaisirs et les Jours*. À 38 ans, Marcel esquisse à peine quelques fragments de *Combray*, la première partie de *Du côté de chez Swann*. Mais déjà il sort beaucoup moins, déjà il se replie sur son écriture, déjà il jette un voile entre le monde et lui.

Le thème « une journée dans la vie de » peut prêter à la biographie ca-

mouflée, en sortant des 24 heures pour effectuer des retours vers le passé. D'autant plus tentant ici, que Proust écrivait de cette manière.

Toute *La recherche du temps perdu* forme un récit dans le récit, où fleurissent les réminiscences, à travers des parfums, des sons, le goût d'une madeleine. Alain Buisine ne se fait pas faute d'imiter le procédé. Voici que les rêveries « matinales » de Proust l'entraînent en esprit à Cabourg. Il revoit le Grand Hôtel, les baigneurs. Un long chapitre est consacré à l'évocation de ces souvenirs. Mais le style de Buisine n'a ni le velours ni l'élégance de la phrase ciselée et remplie d'arabesques de son modèle. Difficile d'écrire sur Proust sans pâlir de la comparaison.

Où en est, me demanderez-vous, après ces longues digressions, ce 27 novembre 1909 ? Patience ! Car on le rattrape au détour. Après le petit déjeuner rituel constitué de café au lait et de croissant, suivi de la toilette secrète, Proust s'ébranle. Il sort ce soir avec des amis, dont plusieurs intimes, comme Antoine Bibesco, Reynaldo Hahn, Bertrand de Fénélon, Léon Radziwill, qui partagent la confiance de son homosexualité. La bande se retrouve dans une baignoire au Théâtre des Variétés, pour voir une stupide comédie de Feydeau, avant de souper chez Larue. À deux heures du matin, Proust, délivré de son masque de mondanité, commencera à écrire.

Alain Buisine a eu la bonne idée de choisir une période moins connue de la vie Proust que ses années d'enfance, ou celle des jours intenses de sa grande création littéraire. Il y a donc quelques surprises à tirer de ce 24 heures. Mais l'auteur de *Proust* effleure un peu trop la surface de son sujet. On sourit de parcourir ce livre, puis la porte se referme sur le boulevard Haussmann sans laisser vraiment de traces. Painter, le grand bio-

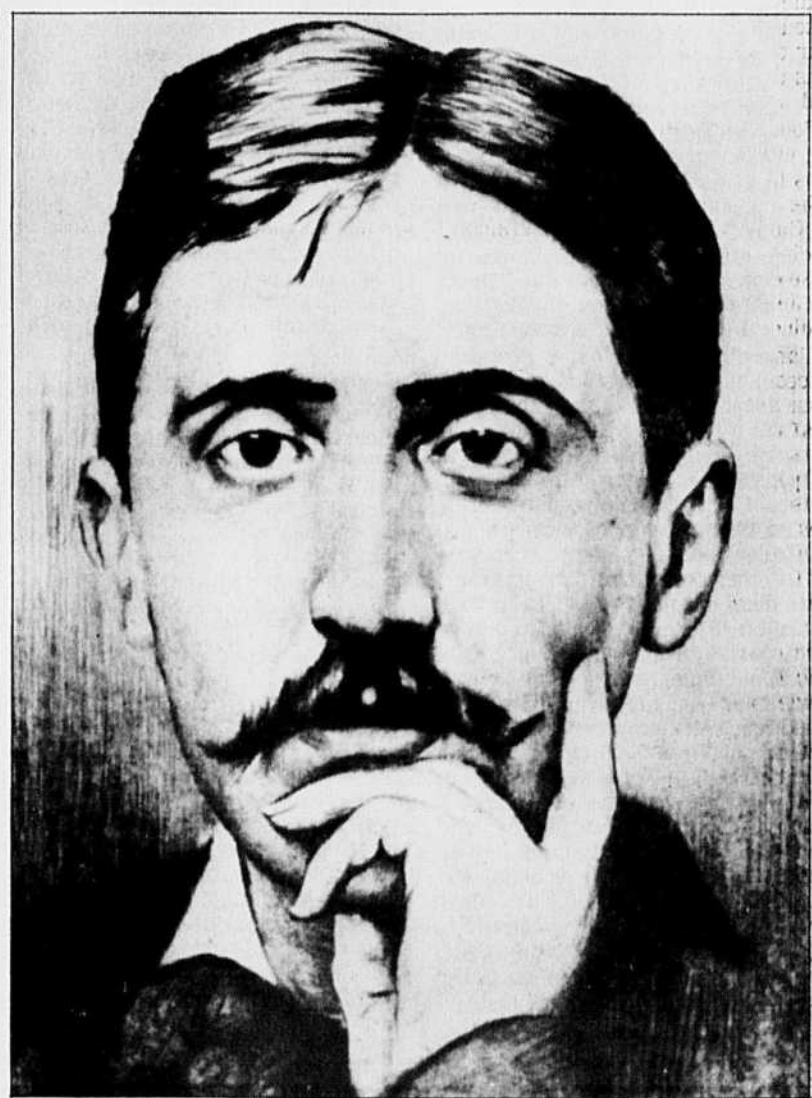


PHOTO INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

Marcel Proust

graphe de Proust, avait mieux su nous entraîner de l'autre côté du miroir de l'anecdote. Le plus grand écrivain du XXe siècle nage ici en

eau de surface. Buisine n'a pas osé s'aventurer au-delà du personnage du « petit Marcel » pour rencontrer son génie.

Derniers entretiens avant le séisme

DES PALAIS DU CHAH AUX PRISONS DE LA RÉVOLUTION

Ehsan Naraghi
Balland, 380 pages

Clément Trudel

PRENEZ un docte sociologue iranien, ex-conseiller de l'Unesco. Lancez-le dans la tourmente qui va emporter le chah d'Iran et porter au pouvoir les islamistes. Ehsan Naraghi, fondateur de l'Institut de recherches sociales de Téhéran, est cet homme intègre qui fut amené à avoir avec le chah, traqué par une révolution « religieuse » qu'il ne comprenait pas, huit entretiens qu'il relate en détail dans *Des palais du chah aux prisons de la révolution*. Le dernier de ces entretiens eut lieu le 14 janvier 1979, deux jours avant que le chah ne quitte pour toujours l'Iran.

Ce fut un privilège douteux que ces audiences. Naraghi est coincé. On fera de lui, à tort, un partisan du chah ou du moins un personnage douteux. Les adeptes de Khomeini l'accuseront à Évine. L'auteur a acquis bien involontairement la réputation de *taghouti*, ou d'insoumis à la volonté de Dieu. Les moudjahidines

(marxistes de type stalinien) emprisonnés avec lui finiront par le prendre en affection et lui décerneront le titre de « résistant libéral ». Naraghi ne les ménage en rien, jugeant insensé leur soulèvement.

L'intérêt de ces mémoires réside selon moi dans cette façon qu'a Naraghi de montrer que le chah a lui-même forcé les mollahs à se rebiffer contre son mépris (1962, à Qom) et qu'il s'est éloigné sans retour de la majorité du peuple persan en insistant sur le faste éhonté des fêtes de Persépolis (1971) qui devaient le mettre en vedette comme digne descendant de Cyrus ! Le sociologue nous peint aussi un univers carcéral où s'amenuisent certaines rivalités idéologiques pour faire ressortir qualités et faiblesses humaines.

Ces mémoires apportent un éclairage cru sur le pragmatisme des puissances occidentales. Pompidou ne se rendit pas à Persépolis ; il semble que ce fut en raison du protocole qui l'aurait placé trop loin du chah à table ! Lorsque le chah passe commande de balles de caoutchouc pour réduire le nombre de tués parmi ses opposants, Anglais et Américains semblent ne pas en avoir en stock ! On s'est accommodé longtemps d'un gendarme fort, pour découvrir tar-

divement qu'il y avait maldonne. Les sources des services étrangers étaient pratiquement les mêmes que celles qui alimentaient le chah. Lors que le chah se plaint du *Monde* et de la BBC, Naraghi répond : « si la presse et la télévision avaient été libres, quel besoin auraient eu les Iraniens de se tourner vers des sources étrangères ? »

On connaît les exactions de la Savak (police secrète du chah, qui venait s'ajouter à l'Inspection impériale). Naraghi constate que les persécutés de la Savak eurent tôt fait d'adopter les mêmes méthodes violentes pour se maintenir en place.

Quant aux agissements de services secrets britanniques, soviétiques, américains et israéliens, Naraghi n'en oublie rien. Il note que le chah surprit les Britanniques en insistant pour visiter les archives de l'*Intelligence Service*, dans le Sussex. L'auteur relate qu'en 1953, la sœur jumelle du chah a rencontré, pour compléter contre le premier ministre Mossadegh, Norman Schwarzkopf — père du héros de la Guerre du Golfe. Ce qui perdit le chah, c'est en quelque sorte une boulimie de mondanité qui le fit se coller de trop près aux Américains. À l'été 1978, par exemple, il y avait 45 000 Américains travaillant en Iran, dont la moi-

tié pour l'armée ! L'entraînement des pilotes iraniens aux États-Unis pouvait faire monter la note à plus d'un million de (péto)dollars par stagiaire.

À en croire Naraghi, toutes ces questions délicates furent abordées franchement avec le chah qui désirait entendre un autre langage que celui de la flatterie. Il y avait concussion, népotisme, concentration des richesses dans les mains de la famille Pahlavi. Le chah avait sa banque personnelle, il feignait de séparer sa Fondation de bienfaisance des 200 sociétés qu'il contrôlait, et ferma presque toujours l'œil sur la « dévorante soif d'argent de la dynastie » que tentait de tempérer l'épouse du chah, Farah.

Quinze heures d'entretien avec le chah et trente-trois mois de prison sous un régime qui ne fait pas de distinction entre morale et droit font d'Ehsan Naraghi un témoin éloquent des erreurs du régime monarchique et des tâtonnements de la révolution. Il comprend les profondes racines des religieux, blâme les tactiques de *kamikaze* de certains opposants et finit par nous convaincre que l'Iran, si on le respecte, n'excommuniera plus automatiquement les Satans occidentaux.



Jeanne Bourin

PHOTO JACQUES GRENIER

JEANNE BOURIN

Dernier regard sur les Croisades

LES COMPAGNONS D'ÉTERNITÉ

Jeanne Bourin, Paris, Ed. François Bourin/Lacombe, 359 p.

Francis Legault

LA MAISON est du XIXe, le jardin illuminé égayé par les oiseaux chanteurs : Au fond de sa banlieue parisienne, Jeanne Bourin figure *Les Compagnons d'éternité*, la suite des *Pérégrines* et dernier volet du cycle médiéval. Ici se joue le sort de Brunissen, de Flaminia et d'Alais parties pour délivrer le tombeau du Christ dans un autrefois qu'on devait plus tard appeler Moyen-Âge.

Pour s'imprégner du temps de Villon, nul besoin d'aller se recueillir dans la Cathédrale de Chartres, de frôler les murs de Chinon ou de hanter Cluny. « Les gens de ces grands siècles médiévaux vivaient en osmose complète avec la nature, explique Jeanne Bourin. Alors, je n'ai qu'à jardiner pour les retrouver un peu ».

L'amour de Jeanne Bourin pour le berceau de la courtoisie est toujours aussi ardent. « Une compréhension s'est établie entre ces siècles et moi », commente-t-elle simplement. Ce qui ne l'exempte pas de la laborieuse quête historique. Ses recherches pour ses *Pérégrines* l'ont menée de France à Jérusalem en passant par Istanbul. L'an dernier, la crise du Golfe a immobilisé la romancière. Peu importe ! Elle avait suffisamment d'informations pour composer avec *Les Compagnons d'éternité*, la deuxième tranche de ses croisades. « J'ai interrogé les annales du temps. Huit chroniqueurs français participaient à cette première croisade. L'œuvre de Foucher de Chartres m'a permis notamment de me replonger dans l'après-prise de Jérusalem. C'est là le sujet de mon livre ».

N'allez pas vous imaginer une Jeanne Bourin gantée parcourant pour ses recherches des piles de manuscrits craquants. « Les manuscrits que je consulte datent du siècle dernier. Travailler en français moderne me fait gagner beaucoup de temps ». Les vies quotidiennes de l'époque lui servent beaucoup. Le souci du petit détail vrai confère aux romans de Bourin ce cachet d'authenticité qui charme tant ses lecteurs. « Je m'applique avant tout à reproduire l'ambiance, le climat », dit-elle.

La documentation c'est bien beau pour ourler, mais l'intrigue, où la puise-t-on ? « Partout, répond-elle. Dans le train, dans le métro... en faisant ma toilette, un endroit où j'ai beaucoup d'idées ». Elle sourit. Cheveux tirés, haut front, yeux bleus, pommettes saillantes, Jeanne Bourin aime broder de riches portraits de ses héroïnes. « Pour mieux les incarner, je relis certains très beaux romans du XIIe et XIIIe siècle avec leurs descriptions merveilleuses des personnages, comme *Erec et Enide* ou *Tristan et Iseult*. À cette époque, ils étaient tous blonds ou roux. La mode du temps n'aimait pas les bruns ». À l'heure d'écrire, tous ces détails comptent. Je consulte aussi les riches enluminures de la période médiévale. Et puis notre ère moderne m'alimente aussi en types humains ».

Les enfants québécois fatigués de

se faire reprendre par leur mère, apprendront avec plaisir que dans les *Pérégrines* et *Les Compagnons d'éternité*, on dit menterie et non mensonge. Quand elle visite le Québec, Jeanne Bourin dit « retrouver un parler francophone qui remonte au XVIe et XVIIe siècles, au moment où le français était encore très riche, très créateur de néologismes. J'adore vos expressions. Et quand vous dites une entrevue plutôt qu'une interview, je vous félicite. Il y a au Québec, un respect de la langue française qu'he las en France nous avons perdu ».

Les *Pérégrines* nous présentaient une famille de parcheminiers emportée par cette marée de chrétienté. À la fin du XIIe siècle, ils étaient entre 200 000 et 600 000 pèlerins à prendre le chemin de la Terre Sainte. Le Paris de l'époque ne comptait que 25 000 habitants. Une pareil flot populaire fascine Jeanne Bourin. « Pour entreprendre un tel périple, ça prenait une foi cuirassée et une bonne dose d'insouciance, estime-t-elle. Il est évident que la plupart de ces croisés ignoraient quelle distance les séparait de Jérusalem. À la hauteur de Nevers, plusieurs d'entre eux ont commencé à demander s'ils arrivaient à Jérusalem. Seule l'espérance a permis à ces pèlerins de traverser les tourments de cette première croisade ».

Les dernières pages des *Pérégrines* se heurtaient aux portes closes de Jérusalem. Si certains ont en-censé le livre pour avoir sorti de l'ombre les femmes de cette croisade, d'autres lui ont reproché son regard trop occidental contredit par un ouvrage comme *Les Croisades vues par les Arabes* d'Alain Malouf. Mais la romancière a changé de cap avec *Les Compagnons d'éternité*. « Dans mon premier volume, je voyais l'épopée à travers le regard

de mes héros qui sont tous des croisés. Aujourd'hui, un personnage arabe vient témoigner de notre arrivée ».

Dans *Les Compagnons d'éternité*, Brunissen, qui a choisi de servir Dieu, fait la rencontre d'un Égyptien. Les nuits dans l'enceinte de Jérusalem donnent lieu à des dialogues où se mêlent affrontements religieux et sentiments interdits. Ces conversations nocturnes soulèvent une question : les croisés sont-ils venus avec des visées politiques ou religieuses ? Jeanne Bourin sait bien que certains seigneurs ont profité de cette première croisade pour se tailler des fiefs, « mais ils étaient des exceptions. L'immense majorité des croisés désiraient uniquement délivrer le tombeau du Christ. Imaginez qu'aujourd'hui on interdise aux musulmans d'aller prier à la Mecque ! Au même titre, les chrétiens du 11e siècle se sentaient dépossédés de Jérusalem. Mais les Arabes et les Turcs ont mal compris leurs motivations et les ont perçus comme des espèces de Conquistadors ».

Les premières pages des *Compagnons d'éternité* racontent la prise de Jérusalem par les Chrétiens puis leur difficile cohabitation avec les quelques Musulmans qui n'ont pas été passés au fil de l'épée. Les yeux des croisés s'ouvrent sur les merveilles de l'Orient prêtent lieu à de succulentes descriptions : jardin au parfum de jasmin, salon aux mille et un coussins, confiserie avec ses nougats, ses dragées et ses loukoums ; bref, un théâtre féérique pour les amours de ces jeunes Francques. Mais ensuite, attention ! il y aura le choc du retour au pays. « Car c'est bien gentil d'être un héros, mais le quotidien reprend ses droits. Et c'est très dur à vivre pour ceux qui ont vécu des années dans un univers mythique ».

Vieillir à la londonienne



Lisette
MORIN

▲ Le feuilleton

JULIA ET MOI

Anita Brookner
Paris, 1992, « La Découverte », 327 pages

« C'EST de la musique pour dames. Je préfère le son des tamtams et l'éruption des trombones ». Cette critique plutôt sexiste, elle est d'Anthony Burgess, qui l'avait confiée, en 1987, à « The Observer », à propos d'*Une amie d'Angleterre* (à « La Découverte », pour la traduction française, en 1988).

Est-il besoin d'ajouter qu'Anita Brookner n'est pas et ne sera jamais de la paroisse du flamboyant Burgess. Elle serait plutôt, bien que d'une autre génération, de la famille de Rosamond Lehmann, romancière fort goûtée dès sa première œuvre, *Poussière*, parue en 1927, et jusqu'aux années 40. Bien oubliée, je le crains, des lectrices d'aujourd'hui, même en Angleterre, Lehmann mourait en mars 1990, à l'âge de 89 ans. S'il me paraît séant de la rapprocher de notre contemporaine Brookner, c'est qu'on peut lui accoler l'opinion de John Middleton Murry — qui fut l'époux de Katherine Mansfield — à propos justement de *Poussière* : « L'artiste peut, s'il le veut, ne pas tenir compte du code de moralité de la société dans laquelle il vit, mais à seule condition de faire preuve d'une intuition plus profonde de cette loi morale ».

Une lecture rapide de *Julia et moi* pourrait faire ranger son auteur parmi ces Anglaises conformistes, qui n'ont jamais quitté le code de la décence ; « ce mot de décence, tombé en désuétude, écrivait un autre critique de cette époque, Jean-Louis Vaudouy, est, en art, la politesse du goût ; le synonyme d'harmonie, de beauté, et parlant, de vérité supérieure ». Celle qui raconte, dans le dernier roman de Brookner, pratique « cette vérité supérieure », éloignée le plus possible du délire ou de la dépravation sexuelle.

Fay Dodsworth, au moment où elle commence son récit, a atteint l'âge de se pencher sur son passé. À 70 ans, elle apprend, dans le « *Times* », la mort de son amie de toujours, Julia Wilberforce, et admet tranquillement : « Je ne l'ai jamais aimée, pas plus qu'elle ne m'a aimée. C'est étrange que, malgré cela, nous ayons réussi à maintenir si longtemps une sorte d'amitié ».

Étonnante, en effet, et impensable ailleurs, surtout en France où, toujours selon Fay, la nature produit des « femmes nerveuses, actives, soucieuses de leur statut social... » C'est pendant sa lune de miel, à Paris, que la jeune femme, qui avait épousé un avocat riche et célèbre, observe cette « différence ». Sans pour autant s'affliger de sa propre condition de femme soumise.

Au cours des années, alors que Julia et elle, ayant des maris associés en affaires, se voient souvent, partent ensemble pour des vacances sur la Côte d'Azur, bref se conduisent comme un grand nombre de Londoniennes, de bourgeoises arrivées, rien ne satisfait complètement la seconde, celle qui se croit asservie par la première.

Devenues veuves, Fay avant Julia, elles continueront de se jouer la comédie : elles n'ont véritablement rien en commun, mais, leur jeunesse les ayant rapprochées une fois pour toutes, dans une carrière dite artistique (comédienne et chanteuse populaire, au temps des rengaines sentimentales qui avaient la faveur du public des années d'avant-guerre), cette étrange relation se perpétue sur un malentendu. Julia est égoïste, dominatrice, a constamment besoin qu'on l'entoure et, après la mort de Charlie, son mari, qu'on la serve dans les dents, c'est le cas de le dire puisque Fay, après avoir longtemps préparé des petits plats pour sa mère vieillissante, continue « ce service » auprès de la despotique Julia. « Préparer à manger, avoue cette trop serviable Fay, ne me semblait utile que si l'on en faisait profiter les autres... »

La vie de ces deux femmes, au cours des années, comportera néanmoins quelques événements imprévus : la mort accidentelle d'Owen, le mari de Fay, celle de Charlie (qui aura été — liaison surprenante — l'amant de Fay pendant quelques courtes semaines) des péripéties qui s'insèrent dans le cours du récit, sans le perturber vraiment. Toujours d'un réalisme très anglo-saxon, la narratrice qui vieillit en douceur, mais en regrettant de n'avoir pas profité de sa liberté de femme riche et autonome, considère que « les femmes ont la dangereuse sensation de s'amuser lorsqu'un amant apparaît : cela facilite l'éclosion d'un sentiment qui n'a rien d'amusant, qui est en fait mélancolique, incertain,

presque toujours inconfortable ». Autre observation, tout à fait amusante et, sans doute, involontaire de la part de celle qui raconte : « L'adultère n'est pas noble. Personne n'admet que les amants adultères portent la marque du destin. Anna Karénine et Emma Bovary ne sont pas vraiment des héroïnes (sic) ».

Anita Brookner est, dans ce dernier roman, égale à elle-même et ravira, bien entendu, ses inconditionnelles lectrices : il est beaucoup question de nourriture fine, de beaux vêtements, de beaux appartements dans les beaux quartiers, et l'on y voit bien entendu des quantités industrielles de thé brûlant. Mais la romancière, s'occupant avec une attention méticuleuse de femmes vieillissantes, est souvent impitoyable envers son personnage : « Car je savais, se dit Fay, que j'étais arrivée à la fin de quelque chose. La fin des émotions fortes, de l'espoir, du pouvoir. Les vieux sont dépossédés ».

Apaisée, assurée de finir décemment et même dans une certaine qualité de vie, Fay, à la dernière page s'étonne que la mort de Julia, lue dans « *Times* », lui ait paru « saugrenue » : « Je lui aurais demandé (si elle l'avait pu) : « Alors ça c'est bien passé ? » Ses paupières se seraient abaissées, pendant qu'elle réfléchissait. « Pas si mal que ça ». C'est comme si je l'entendais, conclut Fay, avec sa fameuse intonation descendante : « Vous pourriez peut-être essayer un de ces jours ». Toujours l'humour anglais, et grinçant, d'une véritable Londonienne.

NOUVEAUTÉS

Philosophie

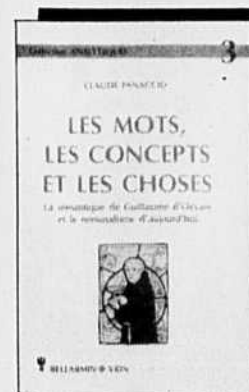
CLAUDE PANACCIO

Les mots, les concepts et les choses

La sémantique de Guillaume d'Occam et le nominalisme d'aujourd'hui

Troisième volume de la Collection Analytiques, dirigée par François Duchesneau et Sylvain Auroux

Coédition Bellarmin-Vrin
Vol. de 288 pages, 29,95 \$



Un parallèle entre les idées d'Occam et celles d'auteurs contemporains (Fodor, Davidson, Goodman, Frege, Russell, Carnap, Quine et bien d'autres) sur la question du nominalisme.

Théologie

MARC GIRARD

Les symboles dans la Bible

Essai de théologie biblique enracinée dans l'expérience humaine universelle

Le 26e volume de la Collection Recherches-nouvelle série, dirigée par André Myre, s.j.

Coédition Bellarmin-Cerf
Vol. de 1024 pages, 54,95 \$



Une somme monumentale qui permet de redécouvrir les trésors de la Parole de Dieu et les connivences insoupçonnées des grandes lignes d'expression tracées par la Bible.

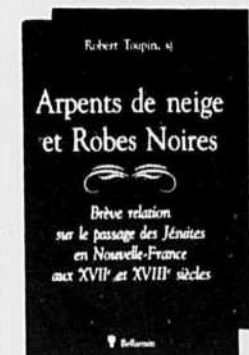
Histoire

ROBERT TOUPIN, S.J.

Arpents de neige et Robes Noires

Brève relation sur le passage des Jésuites en Nouvelle-France aux XVII^e et XVIII^e siècles

Vol. de 130 pages, 15,95 \$



Comment caractériser les Jésuites de la Nouvelle-France ? Missionnaires ? Explorateurs ? Héros ? Martyrs ? Une nouvelle interprétation historique.



BELLARMIN

En vente dans les librairies

TRIPTYQUE

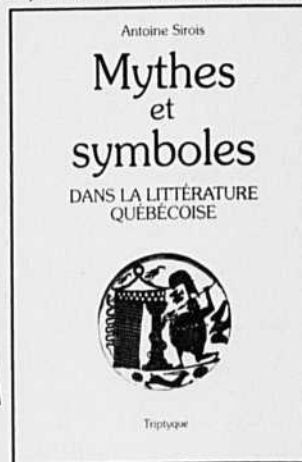
C.P. 5670, SUCC. C MONTREAL (QUEBEC) H2X 3N4 TEL: (514) 524-5900 ou 525-5957



Marie Savard
Poèmes et chansons de 1958 à 1981
98 p., 14,95 \$

Le chant, pour moi, est le son de l'air sur la corde chaude du souffle. Le souffle est la seule chose que je puisse contrôler, quand je chante. Encore là, ça demeure toujours le souffle du poème.

À paraître bientôt le guide du Tongo de Pierre Monette



Antoine Sirois
Mythes et symboles dans la littérature québécoise
156 p., 18,95 \$

Dans ce recueil de textes, Antoine Sirois s'est plu à retracer les grands mythes et symboles gréco-romains et bibliques qui ont marqué notre civilisation occidentale. L'auteur montre comment Ringue, Gabrielle Roy, Anne Hébert, Jacques Ferron et d'autres romanciers ont transposé, adapté les récits anciens dans leurs propres récits et soulevé les questions qui, de tout temps, ont hanté l'humanité en quête de sens.



Le suspense
200 p., 9,00 \$

Des textes de: Guy Lavigne, Judith Messier, Hélène Rioux, Marc-André Paré, Josée Yvon, Danielle Roger et une entrevue de Roch Carrier

Quand la mort est au bout

UN RECUEIL DE NOUVELLES DE FRANCIS BOSSUS



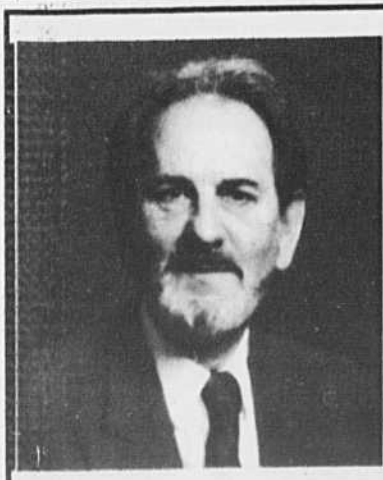
ÉDITIONS
PIERRE TISSEYRE



« Ce recueil appartient, il me semble, à ce qui peut durer (...) des nouvelles qu'on a pas envie d'oublier sitôt lues. »

Réginald Martel
La Presse

160 pages / 16,95 \$



Le plaisir des Livres



Robert SALETTI
Essais
Québécois

COMME UN CRI DU COEUR

Guy Corneau, Pierre Dansereau, Agnès Grossman, Albert Jacquard, Antonine Maillet, Hubert Reeves, (Témoignages), Les Éditions de l'Essentiel, 146 pages.

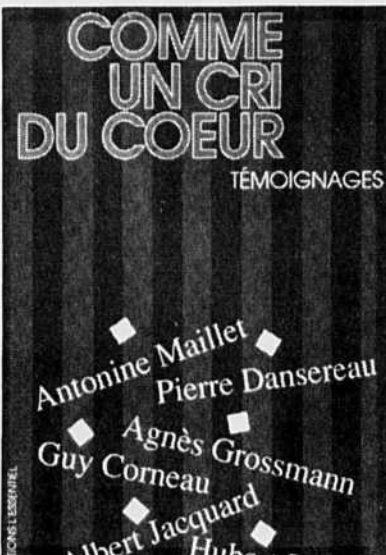
LE POUVOIR DE CHOISIR

(Un paradigme pour l'émergence d'une nouvelle conscience), Annie Marquier, Éditions Universelles du Verseau 283 pages.

POUR CESSER DE HAÏR LE PRÉSENT

(Miscellanées autour de l'oeuvre de Michel Maffesoli), Brigitte Purkhart, Les Éditions Balzac, « Sociologies critiques », 207 pages.

PARCE QU'IL ADVIENT par inadvertance, parce qu'il nous est acquis sans qu'on le sache, qu'il charrie nos peurs et nos rêves, le temps présent se vit comme une angoisse, une extase, ou les deux à la fois. La trépidante vie moderne exacerbe l'instant présent. Mais, aussi bien, celui-ci nous échappe, trop fréquemment ramené à un objet qui nous permet de le consommer. Voici trois ouvrages différents (divergents même) qui reposent sur la nécessité de se réapproprier le cours du quotidien dans ce qu'il a de bouleversant, de révélateur. Si, comme le disait le poète Robert Desnos, nous ne dormons pas, c'est pour guetter



l'aurore qui prouvera qu'enfin nous vivons au présent.

Pour apprendre à vivre au présent, vivre le présent, plusieurs manières sont possibles. La plus simple est de tirer leçon de la vie des autres, de ceux qui sont des modèles, de ceux à qui le présent apporte bonheur et une certaine extase. Les Éditions l'Essentiel propose six témoignages de personnalités « québécoises » qui, *Comme un cri du coeur*, nous expliquent le ressort intérieur de leur vie, le moteur secret qui les motive et les fait vivre. Guy Corneau, Pierre Dansereau, Agnès Grossman, Albert Jacquard, Antonine Maillet et Hubert Reeves nous disent, chacun à sa façon, qui en racontant une expérience intime, qui en rappelant une découverte scientifique qui l'a marqué, qui en partageant ses inquiétudes sur l'éducation ou l'avenir de la planète, l'importance et l'imminence des choix qui s'annoncent. Oublions un instant les récessions économiques qui, dans le système qui est le nôtre,

sont aussi démobilitatrices que prévisibles. Il y a des crises plus décisives. L'étymologie grecque du mot « crise » signifie : opportunité, décision. Il y va de chacun (et de tous) de saisir les occasions favorables de changer positivement le cours des événements. Les récits antithétiques de Corneau et Reeves, par exemple, se rejoignent quant à leur message. Que ce soit par le biais d'un voyage au bout de la maladie ou au bout du cosmos, la conclusion est la même : nous sommes tissés d'extase. Pour le généticien Jacquard, l'humain n'est rien de moins qu'une merveille, mais la société est en train de tout gâcher. Nous sommes au bord de l'abîme et le moment est venu de transformer les esprits, « dire et redire qu'une autre voie est possible, et nécessaire ». Tout est contenu dans cette question que lui adressait une petite fille de 12 ans : pourquoi suis-je née puisque je dois mourir ? Ceux qui connaissent Jacquard connaissent la réponse à cette question. Ainsi, la vie a peu à voir avec le type de compétition excessive que la société de consommation nous impose, d'où l'urgence de changer les règles du jeu. Une urgence qui, selon Fernand Dansereau, a ses racines dans la rigidité des structures pédagogiques conventionnelles. En effet, chez Dansereau comme chez Jacquard, le système social, plutôt que d'équilibrer les contradictions personnelles, cherche à les éliminer, et avec elles toute extase du présent. En somme, à ceux qui connaissent l'oeuvre de ces « témoins » d'aujourd'hui, *Comme un cri du coeur* apprendra peu. Aux autres, qui ne connaissent que leur nom, l'ouvrage offre une porte d'entrée. Et derrière cette porte, il y a une contemporanéité lourde de sens. Une deuxième façon de tirer leçon

du présent, c'est de l'hypostasier. C'est la méthode « nouvelle conscience », dont Annie Marquier est l'une des adeptes réputées. On sait que dans la phénoménologie de la perception (à la Merleau-Ponty), le présent est cette zone où l'être et la conscience coïncident. Au nouvel âge du Verseau, cet être intérieur a pris de l'expansion et se confond désormais à la Nature. Ce qu'on appelait aux temps jadis la personnalité n'est plus ici que le véhicule de manifestation de cet être intérieur. « Formé de matière (ou conscience) vibrant à un taux vibratoire très élevé », cet être intérieur est, par essence parfait. C'est donc dire que la réalité, dans l'univers du Verseau, est un frein à l'harmonie vibratoire du Cosmos et doit être maîtrisée. Deux postures sont alors possibles : celle de la victime et celle de la personne responsable. Ou bien on subit les événements et on se plaint, ou bien on choisit de tirer parti de ces événements et de se sentir responsable. À l'ère pré-Languirand, on aurait qualifié cette alternative de manichéenne. Aujourd'hui, la nouvelle conscience, ésotérique et « tripative », y découvre sa finalité mystique. Dans la dernière partie du *Pouvoir de choisir*, l'auteur, qui est directrice de l'Institut du Développement de la Personne au Québec, répond à des objections qui lui auraient été formulées lors de conférences ou d'ateliers. À la question de la responsabilité que doivent porter les enfants battus (comment un enfant peut-il s'attirer cela ?), nous lisons ceci : « L'enfant est un être en évolution, avec beaucoup de vies et d'expériences derrière lui (...) Il fait pour l'instant l'expérience de la vulnérabilité physique et psychologique. L'enfant a attiré vibratoirement ses parents en sachant, au niveau du Soi, qu'il y

avait des possibilités pour que de tels traitements lui soient infligés ». Il n'y a plus de victimes dans l'univers du Verseau, que des enfants battus programmés pour l'être et des adultes consentant au ridicule. *Le Pouvoir de choisir*, ou un présent à oublier. Pour les fanatiques du Grand Vibrateur seulement...

Une troisième façon de tirer leçon du présent est d'en jouir. C'est ce qu'a choisi le sociologue contemporain Michel Maffesoli. Et c'est ce choix qu'a voulu porter à notre attention Brigitte Purkhart dans *Pour cesser de haïr le présent*, un recueil de textes de divers collaborateurs autour de l'oeuvre du sociologue. Dans la lignée du Collège de philosophie fondée par Georges Bataille, Michel Leiris et Roger Caillois dans les années 30, acquise aux arcanes de l'anthropologie imaginaire de Gilbert Durand, la sociologie de Maffesoli loge à l'enseigne d'une sacralisation de l'ici-maintenant, d'une *Conquête du présent* (titre de l'un de ses livres), en porte-à-faux entre la sociologie des grandes synthèses et la sociologie empirique. Professeur à la Sorbonne, directeur du Centre d'Études sur l'Actuel et le Quotidien, Maffesoli est celui qui a introduit le terme de « socialité » pour circonscrire les affinités et les connivences qui tissent le lien social et qui échappent aux pesanteurs de l'histoire et de la culture officielle. Dans cette perspective nietzschéenne, la vie quotidienne est un théâtre d'affects, et la société un espace dionysiaque échappant en bonne partie à la raison et aux constructions de l'esprit. Nous sommes à mille lieues du mysticisme de la « nouvelle conscience ». Le présent est ici ivresse et extase, instant éternel et objet immanent de désir. Que la fête commence !

COURRIER

Réponse à Jean-Luc Gouin

QUE mes « petits articles » sur la question nationale aient fini par vous lasser, M. Gouin (lettre publiée le 21 mars dans le *Plaisir des livres*), je veux bien. La question nationale elle-même peut être lassante, surtout quand elle n'a plus rien d'une question, qu'elle est surtout nationale, comme dans la plupart des ouvrages récents qui portent sur l'indépendance. Que vous pensiez que l'indépendance du Québec me fasse horreur, libre à vous. Je me réserve cependant le droit de faire de l'ironie quand je le juge nécessaire, quand je lis des essais qui se parent d'une idée plutôt que de la débattre, qui tiennent davantage de l'opportunisme intellectuel que de la volonté de faire avancer le débat. Quant à votre utilisation du vocable « national-socialisme » pour qualifier mes écarts critiques, elle montre à elle seule combien l'ironie (à ne pas confondre avec l'humour) tombe à plat dans ce « pays sans bons sens ». Que j'aie comparé le Québec d'aujourd'hui à un film de John Ford sans John Wayne (ou un film avec John Wayne qui ne serait pas de John Ford, je ne sais plus) ne devrait offusquer que les fanatiques qui pensent que l'indépendance est un mot si noble qu'il consacre automatiquement ceux qui l'ont en bouche. Enfin, reste la souveraine question de savoir si je suis un « bourgeois inconditionnel » comme vous le craignez, ou pire une sorte de fédéraliste inavoué. Mais puisque ma chemise n'est pas bleue, ni rouge d'ailleurs, je dirai simplement que je ne vois pas en quoi l'affiliation politique d'un chroniqueur d'essais peut être un gage d'honnêteté critique. Cela dit, il me semble bien qu'au référendum j'avais voté, attendez que je me souvienne...

Robert Saletti

À l'agence des bas-fonds

TRUFO MISTO

LE POLAR est une agence de voyages indifférente au circuit BCBG du Club Med, même si ce dernier s'est approprié le sempiternel *Haut les mains* comme slogan publicitaire. Plus que tout autre dynastie littéraire, le polar a le chic en effet pour distiller d'innocentes informations sur ces hôtels et restaurants où la règle du

prix modique sert de politique économique. Le polar est l'agence des bas-fonds.

Des bas-fonds, le polar en est l'agence parce qu'il connaît non seulement la grille des prix de tous les points de chute où la canaille et la filaille se rassemblent, mais également la culture qui lie entre eux tous les coins, tous les recoins qui composent et distinguent le bitume de San Francisco de celui de Valence de celui de Stockholm de... Bref, le polar est terre à terre. Mieux, il est géographe.

Fréquenter Dashiell Hammett, c'est fréquenter le *Café Italia* situé à la périphérie du quartier chinois de San Francisco. Se lier à Simonon,

c'est humer la choucroute qui se fait dans les cuisines de la Brasserie Dauphine sise au Quai des Orfèvres. Suivre James Lee Burke dans les bayous de la Louisiane, c'est apprendre que le sac de crevettes grillées coûte 75 cents américains. Écouter McIlvanney, c'est écouter les blagues amères que se content les chômeurs écossais dans les pubs de Glasgow.

Parfois, lorsque les cieus sont cléments et les Dieux de bonne humeur, on peut évoluer du Japon en Suède en faisant un détour par la Catalogne en moins d'une semaine. Ces jours-ci, allez savoir pourquoi, les Dieux ayant eu l'humeur vagabonde on a fait une promenade agréable sur l'île d'Awaji au Japon, une promenade plus ou moins agréable à Valence, en Catalogne, et une promenade heureuse entre Stockholm et Malmö.

Maj Sjöwall est suédois. Il est connu pour former un duo de fins breuteurs du polar. L'autre fraction de ce duo se nomme Per Wahlöö. Ensemble, ces lascars ont créé une série qui comprend notamment l'excellent *Le policier qui rit*. Aujourd'hui, Sjöwall s'est mis en congé de Wahlöö et de Beck pour fonder avec Thomas Ross une association qui nous propose aux éditions Christian Bourgois la première enquête de Peter Hill. Celui-ci n'est pas flic, il est journaliste. Le titre ? *La femme qui ressemblait à Greta Garbo*.

De métier, Ferran Torrent est journaliste. Il est Catalan. Il écrit en Catalan. De lui, les éditions Jacqueline Chambon présentent *Contre les cordes*. Un roman où le journaliste Hèctor Barrera dispute le titre de personnage principal au détective Toni Butxana qui est en concurrence avec le commissaire Garcia. Une vraie bouillabaisse.

De profession, James Melville est diplomate en poste au Japon. Qui plus est, il est britannique. De cette profession, de cette nationalité, découle sans aucun doute la retenue et la finesse qui distinguent ses romans ayant pour personnage central l'admirable commissaire Otani. La dernière aventure de Otani s'intitule *Haiku pour Hanae* publiée par les Éditions Philippe Piquier.

Fidèle aux habitudes prises avec son collègue Wahlöö, Maj Sjöwall et son nouveau confrère, Thomas Ross, s'en tiennent aux règles inhérentes au genre dit « procédurier ». On sait rapidement qui a fait quoi. Par contre, on ne sait pas comment pincer-moi va pincer pince-toi.

Dans *La femme qui ressemblait à Greta Garbo*, Christine Kroonen et son petit ami, Mats Bergreen, tous deux dans la jeune vingtaine,

montent et réussissent une opération de chantage à l'égard de Rüter, un secrétaire d'État hollandais. Le hic, c'est que le Rüter, son grand copain c'est nul autre que Sven Olsson, le ministre de la Justice, le patron de la filaille suédoise, l'ennemi de Peter Hill, journaliste spécialisé dans les faits où le sang se conjugue avec magouille.

Le hic, pour la Christine, c'est que son paternel l'aperçoit dans un film porno visionné dans la chambre d'un hôtel de Francfort. Le paternel débarque en Suède. Il rencontre Hill au *Le pot*, une gargote qui s'est bâtie une bonne réputation grâce à son gratin de patates et son choix de bières à bon marché. Hill et Kroonen vont faire la paire. Et nous, on va visiter, heureux de cette aubaine, les quartiers bas de Stockholm comme les îles qui parsèment la route maritime qui va jusqu'au Danemark. *La femme qui ressemblait à Greta Garbo* a les traits de la séduction.

Haiku pour Hanae de James Melville est un polar ethnologique. À l'instar de ce qu'a réalisé Tony Hillerman en terre Navajo, Monsieur Melville nous livre quelques-uns des secrets de l'éternel Japonais. Sous prétexte du meurtre d'un mormon d'origine américaine dans un temple shintoïste, Melville et son alter-ego, le commissaire Otani, nous expliquent, sans jamais tomber dans le didactisme, les us et coutumes culturelles qui distinguent le royaume du Soleil levant.

Exemple ? « Est-ce qu'un homme de culture tel que vous s'imagine un instant que je vais rentrer à Kobe pour annoncer à mes supérieurs et au procureur du district que, d'après mes recherches, ce jeune missionnaire américain a été assassiné par un ou plusieurs RENARDS inconnus, pour des motifs inconnus, mais probablement sur ordre du Dieu du RIZ ? » Melville, c'est un Hillerman japonais.

Contre les cordes de Ferran Torrent est un problème. Notre bonhomme écrit aujourd'hui comme si la machine du polar fonctionnait en employant toujours les tics, notamment machistes, des années 50. Notre bonhomme est un problème parce qu'il ne connaît pas l'histoire du genre policier. Conclusion, avant d'écrire il devrait étudier. Cela lui évitera au moins de passer pour un gogo. Son *Contre les cordes* est une caricature.

☆☆☆

La femme qui ressemblait à Greta Garbo, par Maj Sjöwall et Thomas Ross. Christian Bourgois.

Haiku pour Hanae, de James Melville. Philippe Piquier.

Contre les cordes, de Ferran Torrent. Jacqueline Chambon.

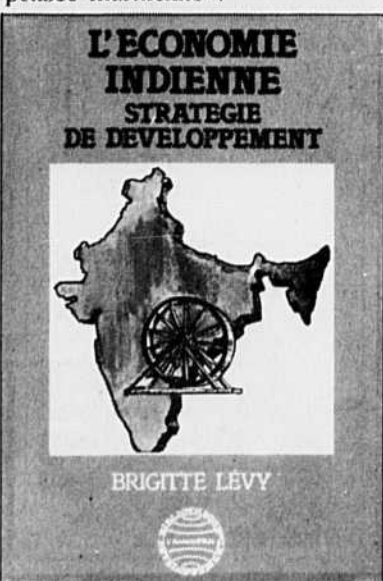
VITRINE ESSAIS/RECHERCHES

Clément Trudel

LE PHILOSOPHE ET LE DÉNI DU POLITIQUE

Serge Cantin, préface de Fernand Dumont
Presses de l'Université Laval, 301 pages, 1992

Le totalitarisme et ses liens avec le « marxisme », Orwell (*1984* et son *ministère de la Vérité*) qui ment, les philosophes comme Heidegger ou Sartre ayant soutenu des thèses indéfendables, voilà autant de volets d'un essai que Serge Cantin consacre à une profonde réflexion sur la pensée de Marx, de Platon... et de Michel Henry, dont il suit les cours à l'Université de Montpellier. Henry a publié en 1976 un *Marx* en deux tomes, chez Gallimard. Fernand Dumont, en préface, louange ce « beau livre qui fait honneur à la jeune philosophie québécoise ». « Peut-on encore croire les philosophes ? » se demande-t-on en introduction ; le titre est emprunté au magazine *Lire* qui traitait du scandale Heidegger, adhérent du parti national-socialiste. Ce livre peut aider à faire éclater les carcans idéologiques ; il aide à comprendre pourquoi Hanna Arendt a pu être frappée d'ostracisme après avoir débaptisé ce que Cantin appelle « les ambiguïtés et les impasses de la pensée marxienne ».



L'ÉCONOMIE INDIENNE, STRATÉGIE DE DÉVELOPPEMENT

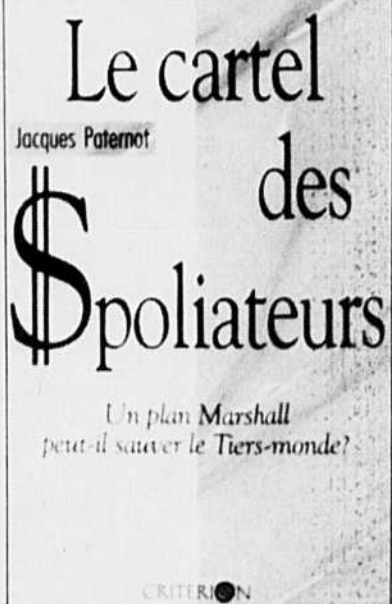
Brigitte Lévy, L'Harmattan, Paris 1992 (286 pages)

L'Inde, que l'on continue de désigner comme la plus grande démocratie du monde, a opté dès son indépendance pour une économie cherchant sa voie entre capitalisme et socialisme. Brigitte Lévy, professeur à l'Université d'Ottawa, a déjà séjourné dans ce pays il a dix ans ; pour compléter ses recherches, elle a effectué une vingtaine d'entrevues avec des dirigeants indiens sur les politiques touchant le textile. Après avoir résumé les sept plans de développement de l'Inde (jusqu'en 1990), cet essai s'attache à démontrer les faiblesses d'une économie qui risque de rater l'insertion « dans la dynamique globale du monde » des années 90. Les firmes multinationales indiennes souffriraient notamment d'une insuffisance côté technologie. On peut présumer que le slogan d'une Indra Gandhi (« Faisons disparaître la pauvreté ») sera encore longtemps actuel, à lire la façon dont les inégalités et les risques d'explosion perdurent dans ce pays.

LIVRE ET POLITIQUE AU BAS-CANADA, 1791-1849

Gilles Galichan, Septentrion, 1991 (519 pages)

En 1849, la bibliothèque de l'Assemblée du Bas-Canada compte 4460 titres, dont 40 % traitent d'histoire générale et d'histoire de l'Amérique et près de 20 % de diverses spécialités du droit. Une patrimoniale recherche du bibliothécaire historien Gilles Galichan nous offre ici un passionnant panorama du milieu socio-culturel québécois de la première moitié du XIXe siècle. Malgré la rareté des imprimés locaux, on a recours à l'Europe et aux États-Unis pour prendre connaissance d'ouvrages qui parlent de temps nouveaux et de « chemins de la liberté ». Se confirme aussi la présence de « l'ingrédient délétère de la lecture » dans les rangs du parti patriote, comme le signalait en son temps Thomas Chabais. Papineau avait comme auteurs préférés, quant à lui, Locke, Montesquieu, Fox et Cicéron. Galichan aborde autant l'édition officielle que les catalogues reconstitués de bibliothèques dont l'histoire s'arrête à l'incendie volontaire du Parlement (1849) logé depuis 1845 au Marché Sainte-Anne de Montréal.



LE CARTEL DES SPOLIATEURS

Jacques Paternot, Éditions Critérium, Paris 1992 (214 pages)

Le sous-titre : *Un plan Marshall peut-il sauver le Tiers-monde ?*, sert d'amorce à un auteur prêt à démolir le mythe constitué par l'injection massive de capitaux inutilisables... à moins que cet afflux de dollars ne coule « dans un système éthique et culturel, économique et politique capable de les faire fructifier » - l'Allemagne bien sûr. Paternot est-il un adepte du néo-libéral Henri Lesage ? Pas entièrement ; à des observations critiques sur certaines ongles qu'il soupçonne de faire de la propagande (il a forgé le terme christianisme-léninisme), mais il ne croit pas réalistes les mesures prônées par le FMI pour aider le Tiers-monde à rembourser une dette (1500 milliards \$) qui frôle la tragédie, l'argent ayant été le plus souvent dilapidé par des *nomenklaturas*. Les solutions proposées par l'auteur vont de l'aide des banques privées à de petits entrepreneurs à la lecture de l'encyclopédie *Centesimus Annus*, de Jean-Paul II.

GRAND PRIX DU LIVRE DE MONTRÉAL

Règlements

Nature du prix
Le prix consiste en une bourse de 10 000 \$ offerte par la Ville de Montréal à l'auteur ou aux coauteurs d'un ouvrage de langue française ou anglaise pour la facture exceptionnelle et l'apport original de cette publication.

De plus, dans le cas des ouvrages de langue française exclusivement, l'œuvre primée pourra, selon les ententes contractuelles du Grand Prix du livre de Montréal et si l'auteur et l'éditeur y consentent, être publiée en édition club par Québec Loisirs et bénéficier d'une série de lectures publiques en bibliothèques.

Critères d'admissibilité
Tout ouvrage (de création, d'analyse, de compilation ou de référence littéraire, artistique ou socio-historique) de langue française ou anglaise, publié pour la première fois entre le 1^{er} octobre 1991 et le 30 septembre 1992 par un auteur ou un éditeur de la Communauté urbaine de Montréal est admissible au Grand Prix du livre de Montréal.

Modalités d'inscription
Les ouvrages admissibles doivent être inscrits en bonne et due forme sur les formulaires appropriés, au nom des auteurs, par leur éditeur, et déposés en sept exemplaires au plus tard le 30 avril pour les titres publiés entre le 1^{er} octobre 1991 et le 30 mars 1992 ; et le 1^{er} octobre pour ceux publiés entre le 1^{er} avril et le 30 septembre 1992, au Secrétariat du Grand Prix du livre de Montréal.

Pour obtenir les formulaires d'inscription ou tout autre renseignement complémentaire, prière de s'adresser au Secrétariat du Grand Prix du livre de Montréal :

Ville de Montréal
Commission d'initiative et de développement culturels (CIDEC)
425, place Jacques-Cartier
Bureau 300
Montréal (Québec)
H2Y 3B1

Téléphone : (514) 872-4629 ou 872-1162
Télécopieur : (514) 872-1153

Ville de Montréal

ULYSSE LA LIBRAIRIE DU VOYAGE

JOURNÉE DU PORTUGAL DIMANCHE 29 MARS

Sur des airs et saveurs portugais, découvrez l'Europe 92 d'Ulysse et de Voyages Viau Marlin: Une expérience **SUPERSONIQUE !**

À gagner : Un voyage à bord de Concorde
En collaboration avec
Voyages Viau Marlin Guides Bleus Hachette Jet Tours Air France
De 11 h à 16 h au 4176 St-Denis, Montréal, 843-9447